

Jean-Paul Damaggio

Moissac, carrefour  
culturel exceptionnel  
(1880-1930)  
Tome 2

# Georges d'Esparbès (1863-1944)

Note biographique

Présentation par Edmond Char

Présentation par Camille Delthil

Thomas Auguste Esparbès dit Georges d'Esparbès (24 mars 1863, Valence d'Agen - 1944, Saint-Germain-en-Laye) est un écrivain populaire français de la fin du XIXe siècle et du début XXe siècle

Fils d'un ancien militaire, et d'abord dessinateur, il se tourne vite vers la littérature.

Fréquentant assidûment Le Chat Noir et le groupe des Hirsutes, il entre, en 1888, comme feuilletoniste à Gil Blas auquel il fournit des nouvelles d'inspiration militaire surtout consacrées au Premier Empire et à l'épopée napoléonienne exaltant l'héroïsme du soldat français. Ses nouvelles sont qualifiées de poèmes en prose. Il devient le chantre du Grognard. Il est l'ami de Léon Bloy, qu'il fait entrer au Gil Blas, de Jean Moréas et de Laurent Tailhade.

À partir de 1892, il collabore régulièrement à La Plume.

Maurice Barrès donne en 1900 une préface à son **Le Roi**.

Poème épique.

En 1904, il est nommé conservateur du château de Fontainebleau.

À la déclaration de guerre, en 1914, il voulut s'engager, sans succès.

Plusieurs de ses œuvres seront portées à l'écran comme La Légende de l'Aigle en 1911 par Victorin Jasset et Émile Chautard ou Les Demi-solde, qui sera adapté plusieurs fois, d'abord en 1922 par Bernard-Deschamps et Julien Duvivier sous le titre L'Agonie des aigles, puis en 1933

par Roger Richebé sur un scénario de Marcel Pagnol avec Pierre Renoir.

En 1923, Georges d'Esparbès écrit le scénario du film de Julien Duvivier Credo ou la Tragédie de Lourdes.

Son fils Jean (9 mars 1899, Verneuil-sur-Seine - 4 décembre 1968, Montmartre) sera un peintre reconnu.

Distinction[modifier | modifier le code]

1<sup>re</sup> classe d'honneur de la Légion étrangère à l'âge de 73 ans.

Œuvres[modifier | modifier le code]

La Légende de l'Aigle Poème épique en vingt contes (1893)

La Guerre en dentelles

Le Régiment (1898)

La Guerre en sabots, Flammarion (1905)

Les Demi-solde

Le Vent du boulet (1909)

La Folie de l'épée

Le Roi des Gitans

Le Tumulte, Chant Républicain (1904)

Le Briseur de fers. Invasion du général Humbert en Irlande. Chant bardique.

Les mystères de la Légion étrangère, illustrations Maurice Mahut (1912)

Roland à Roncevaux, pièce du théâtre d'ombres, musique de Charles de Sivry

Ceux de l'an 14 (1919)

Les Victorieux (1921)

## **Solidarité sociale mai 1908**

### **Georges d'Esparbès et la fraternité.**

Georges d'Esparbès a la fraternité romantique, la fraternité farouche. Il la décrit d'une plume sonore, il la désire d'un cœur flamboyant, comme dans les drames en vers de jadis. Son âme est restée parmi les nuées de l'épopée, elle s'est attardée en les échos de l'avant dernier siècle, voletant à travers les vibrations des fracas guerriers et des houles glorieuses; elle n'a pas encore pris le temps de descendre parmi nous qui débarrassons les grands sentiments d'autrefois de leurs oripeaux grandiloquents pour en faire des principes naturels -et plus proches de nos aspirations sociales : peut-être a-t-elle eu peur, en apercevant nos gestes discrets et volontaires, d'y épuiser son vol inutilement.

Quand Georges d'Esparbès songe à la fraternité, il y songe avec un front de barde antique ; il ne la conçoit guère qu'embrassant un peuple tout entier, une classe de citoyens unis, dans un élan violent et lyriquement égoïste, débarrassée de tout autre préoccupation normale. En son nom sacré et magnifique, volontiers, il fait se ruer les nations les unes contre les autres, s'entr'égorger des combattants innombrables, pour affirmer que ce qu'il désire le plus c'est l'avènement d'une justice humaine qu'il prévoit dans ceux qu'il voudrait vainqueurs.

Cette fraternité chimérique et légendaire est, au reste, le but idéal de son œuvre. C'est pour elle et par elle qu'il écrit. C'est à ses pieds qu'il entasse ses matériaux littéraires, c'est pour la consolider qu'il lance la chaux brûlante de son verbe à la volée.

A la truculence émouvante de son style, à l'art puissant et enthousiaste de ses conceptions, à l'exubérance poétique de sa foi, on aimerait à se figurer que Georges d'Esparbès est un athlète délégué sur terre, comme les demi-dieux

mythologiques, pour terrasser les hydres du mal et les dragons de l'injustice. Mais non, Georges d'Esparbès est un homme simple, loyal dans ses manières, aimable dans ses relations, qui s'émeut comme un atelier de modistes, qui rit comme un public de vaudeville, un être cordial et sympathique et qui pousse la modestie jusqu'à être à peine aussi grand que sa divinité Bonaparte-Napoléon.

Du moins, ses livres témoignent-ils de l'amour profond et exclusif qu'il voue à ses héros dont il n'est pas loin de croire à la perfection. Pour que nous soyons convaincus également que ces êtres surhumains ne rêvent que d'altruisme, quels que soient les moyens qu'ils emploient à propager cette vertu civique, il leur tresse des couronnes de mots éclatants, il les campe dans des attitudes dont la majesté s'emprunte à un symbolisme typographique, il les auréole d'une syntaxe singulière et rutilante.

Les va-nu-pieds fabuleux de la *Légende de l'Aigle* sont-ils autre chose que les chemineaux armés d'une fraternité terrible qui s'aperçoivent mal de l'épouvante semée par eux dans l'univers pour imposer la grandeur d'une France émancipatrice ? N'a-t-il pas pétri le cœur de ses vagabonds lumineux de la *Légion étrangère* avec des doigts de père magnanime et débonnaire pour qu'on les suppose des individus d'exception, voués fatalement aux circonstances extraordinaires qui changent la face des choses, parfois vers le mieux de l'avenir ?

Avec quelle sollicitude, quelle bienveillance, quel attendrissement, il nous présente ses vieux enfants gâtés des *Demi-Soldes* et de *La Grogne!* Combien il nous serait reconnaissant que nous les prissions pour des martyrs qui, après avoir pataugé à pleins pieds et à pleins bras dans la gloire, après avoir porté leur âme héroïque et enfantine aux confins du monde pour une idée de liberté et d'espoir, finissent leurs ans désormais inutiles dans la

médiocrité ambiante et dans la vulgarité d'une vie sans tumulte.

Pourtant, avec la *Légende de l'outil*, Georges d'Esparbès consent à quitter la voie triomphale où il suivait, doué d'une patience admirative, les pas, souvent sanglants, de ses guerriers, pour venir écouter et transcrire auprès des travailleurs, la chanson de l'outil entre les mains laborieuses. S'i n'abandonne pas son style d'alchimiste littéraire où les mots se transmuent, si la forge où il martèle ses phrases ronfle toujours, avec moins de bruit peut-être que naguère, pour glorifier le geste si simplement humain, si naturellement auguste du travail, c'est qu'il ne conçoit pas autrement la noblesse des sentiments, qu'il éprouve et qu'il condense en celui d'une fraternité perpétuellement vibrante.

Mais il n'avait pas, jusque là, mis une véhémence aussi émue, une pitié aussi pittoresque à prôner la fraternité que dans son dernier ouvrage le *Briseur de fers*, récemment paru (1). Sous sa plume vigoureuse et lyrique, sous son accent ardent et pénétré, c'est un livre d'où s'échappe, en un bouquet amer, l'amour du prochain qui souffre de la spoliation et de la tyrannie. Il s'agit de l'Irlande.

Certes, Georges d'Esparbès n'y manque pas d'emboucher son clairon de bataille pour sonner, au nom de la solidarité humaine, une charge fantastique, une charge qui mène des hommes envoûtés d'une étrange générosité massacrer d'autres hommes qu'on dit leurs ennemis. L'occasion était trop belle pour le chantre des épopées incommensurables, pour le barde des ruées titanesques de rugir, en même temps que sa sympathie pour le protégé, sa haine contre l'ennemi, quand cet ennemi est l'Anglais. Car Georges d'Esparbès, qui est resté romantique et qui demeure sur le seuil de l'autre siècle,

fronce le sourcil devant l'entente cordiale et croit à l'animosité héréditaire de l'Angleterre.

Mais, la sincérité des bras qu'il tend vers l'Irlande peinant et râlant, la tendresse des sanglots qu'il gémit sur le sort de la verte Erin, masquent à ses propres yeux l'élan cruel de sa fougueuse fraternité.

Aussi bien, le sujet était fait pour tenter un écrivain dont l'émotivité fulgure si aisément. C'est un de ces prodigieux faits d'armes, resté d'ailleurs presque inconnu, comme en enfanta l'époque révolutionnaire française : l'invasion de l'Irlande par une poignée de ces soldats déguenillés qui asservissaient diaboliquement la victoire et qui avaient formé l'insensé projet de culbuter l'armée anglaise forte de 15,000 hommes dans les camps irlandais.

Ils étaient 800. Celui qui les conduisait, le *Briseur de fers*, s'appelait le général Humbert. C'était un paysan, un vrai paysan de l'Est, un langayeur de cochons qui avait émotionné et conquis Hoche par son courage impassible et herculéen. Le Pacificateur de la Vendée rêvait de libérer l'Irlande ; au moment de mourir il confia au général Humbert le soin démettre son rêve à exécution. Et celui-ci, imbu de sa mission, partit avec sa bande de risque-tout glorieux en leur persuadant qu'ils allaient briser les fers de l'Irlande et la doter d'une République « une et indivisible » comme celle au nom de laquelle ils combattaient.

A la vérité, ces pauvres soldats, après une traversée périlleuse, débarqués sur un roc inhospitalier et tragique, presque sans vêtements et sans munitions, mais mus par une idée fanatique de fraternité, firent, des prodiges d'audace et de bravoure qui arrêterent un moment l'année anglaise atterrée et dont l'Histoire doit compte à leur mémoire.

Tout enflammé de cette fabuleuse aventure, Georges d'Esparbès devait être porté, naturellement, à y voir une

corrélation prophétique avec la résistance des Boërs contre la puissante Angleterre. Il unit les deux; peuples infortunés dans le désespoir poétique de son talent et se promet de les venger en de virulentes pages où il prendrait l'humanité à témoin de l'ardent respect qu'il porte aux victimes de la force inique. Aussi, mit-il au fronton de son livre le nom d'Arthur Lynch, cet Irlandais qui équipa une compagnie de volontaires pour combattre au Transvaal les miliciens anglais et qui, fait prisonnier, fut condamné à mort pour trahison et puis gracié par Edouard, roi de la Grande-Bretagne.

"Il n'y eut qu'une clameur en France, dit Georges d'Esparbès, et dans toute l'Europe vers cet homme généreux et brave, fou d'indépendance, quittant sa chère femme, sa sœur, sa famille, pour accourir au secours d'un peuple opprimé. Et la sympathie devint de l'enthousiasme lorsqu'on nous apprit, sans nous étonner, qu'Arthur Lynch s'était conduit là-bas en héros... « Si elle avait tué cet homme, l'Angleterre se blessait du même coup. Aucune mémoire d'homme n'eût oublié une telle horreur... »

Dès qu'entré dans son action, à peine les vaisseaux qui portent le « Briseur de fers » et ses compagnons, sont-ils dans les eaux irlandaises, Georges d'Esparbès dévoile l'âpre désir qu'il a de voir les fraternels et illuminés sauveurs de l'Irlande devenir d'irrésistibles vainqueurs, même au détriment, parfois, d'une élémentaire véracité.

Une frégate anglaise tira sa bordée ; la bordée passa dans le vent. La Crosse — commandant du vaisseau les *Droits de l'Homme* — tira la sienne, et le pont de la frégate ennemie ploya sous une charge de viande rouge anglaise.

»

On eût dit, au reste, que ce général Humbert était un héros inventé par la Fatalité pour servir à la verve tragique d'un Esparbès. Après avoir pris, au

débarquement, la petite ville de Killala sur une modeste garnison anglaise, le voilà qui s'avise, lui aussi, de faire de la littérature humanitaire en une proclamation absolument historique, placée, sous l'égide de *l'Union République Irlandaise* !

*«... Braves Irlandais, notre cause est commune. Comme vous, nous; détestons un gouvernement cupide, sanguinaire et oppresseur; comme vous, nous regardons comme imprescriptible le droit des nations à la liberté ; comme vous, nous sommes persuadés que la paix du monde sera toujours troublée tant qu'il subsistera un ministère anglais pour trafiquer avec impunité de l'industrie, du travail et du sang d'un peuple!*

*Nous vous garantissons le plus solennel respect pour vos propriétés, vos lois et votre religion. Soyez libres, soyez les maîtres de votre pays. Nous ne cherchons pas d'autres conquêtes que celle de votre liberté, pas d'autres triomphes que le vôtre: Le moment de briser vos chaînes est arrivé. Nos bras vous sont dévoués. Notre gloire est dans votre bonheur. Health and fraternity.*

Se grisant de sa propre admiration pour ce « Briseur de fers » qui lui-même est ivre d'impétuosité et d'amour fraternel, Georges d'Esparbès en arrive à lui forger l'âme d'un démon de l'indépendance nationale. Comme les appels à l'insurrection n'ont fait sortir que 500 Irlandais des tanières où les tient la terreur anglaise, Humbert se résout froidement à les sacrifier à l'avant-garde de sa minable et héroïque brigade, pour le plus grand bien de leur cause :

« Les Irlandais étant arrivés d'hier à la liberté, dit-il, leur indépendance est trop nouvelle pour qu'elle puisse trouver les forces morales nécessaires à son salut. Il faut se hâter de faire à la jeune Irlande un passé de gloire républicaine, lui créer une génération spontanée d'aïeux,

de héros tombés pour son indépendance. Nous en avons la matière sous la main : ces cinq cents premiers hommes accourus à notre appel. Sachons les sacrifier le plus tôt possible...!! »

Et c'est ainsi que, bruyantes, rapides, forcenées, les scènes se succèdent comme les coups de fusil, les coups de baïonnette, les coups de crosse que prodiguent les braves dépenaillés que le général Humbert mène à la boucherie. Mais il en est une qui, vers la fin du livre, synthétise dans sa concision et sa poétique, l'idée rougeoyante de la fraternité, qui plane sur le *Briseur de fers* : Le médecin-major Brand doit panser deux blessés : un parisien fantassin et un officier anglais ; par un dévouement chevaleresque qu'on trouvera bien français, il commence par l'Anglais. Le Parisien se fâche, lui décharge son fusil dans la poitrine et, pris d'un remords terrible, se traîne jusqu'au canal proche pour se noyer. Quand Brand, surhumain inéluctablement, a fini de panser l'officier, il s'écroule et meurt.

« Fraternity !

« Et l'Anglais se dresse pendant que le médecin tombait.

« Chancelant, blond, très pâle, tout le corps appuyé à droite sur son épée, le lieutenant aux fencibles de la Reine contempla le major qui venait de mourir après l'avoir sauvé, puis le canal où le soldat venait de se noyer pour donner au médecin le temps de se sauver lui-même, et, sans attendre le dernier roulement de la retraite, dont la voix lointaine lui criait qu'il venait de perdre *deux frères*, il enfonça le canon de son pistolet dans sa gorge, pressa la gâchette et calma du coup sa mélancolie... ».

On est effrayé, parfois, de la pensée que se font les poètes des aspirations humaines— et Georges d'Espèrès est un poète, un délirant poète. Ici l'effroi qu'on peut ressentir de cette fraternité qui ne s'épanouit que dans le sang des

blessures et au vent de la mêlée meurtrière, est tempéré  
par la magie de l'art qui vous étourdit.

Georges d'Esparbès veut épouvantablement le bonheur  
de son prochain.

Edmond Char.

(1) Un volume 3 fr. 50, Louis Michaud éditeur.

## **La Feuille villageoise, 1900**

### **Le Roi par Georges D'Esparbès**

**1 vol, Ernest Flammarion, éditeur, Paris**

Le seul roi de France qui soit resté populaire, c'est ce mangeur d'ail d'Henri IV. Amoureux, rieur, batailleur et blagueur, il incarna en lui tous les défauts et toutes les qualités gasconnes. Il y a deux mots de lui qui seront rappelés de siècle en siècles, celui de la poule au pot, et l'autre : Paris vaut bien une messe. Ici, c'est l'homme bon enfant qui parle et, là, le sceptique endurci : tout Henri IV est là-dedans.

Bon enfant, il l'était certes, pourvu qu'on fit ses volontés ; brave il l'était encore, bien que son ventre s'insurgeât contre l'intrépidité de son cœur ; en amour c'est un diable à quatre, s'il faut en croire la chanson ; en politique, c'est un finaud. Bah ! les gascons sont sujets à manquer de parole, comme il l'a dit un jour, à ca bailli qui s'était arrêté net au milieu de sa harangue, la mémoire lui ayant fait défaut.

Mais ce qui a rendu le souvenir d'Henri IV cher au peuple, c'est cette fameuse poule au pot qu'il eût voulu donner à tous les paysans de France et de Navarre.

Et, chose bizarre, on a su plus de gré à Henri IV d'avoir songé à donner la poule au pot qu'à la Révolution de l'avoir en réalité donnée.

Bref, le roi Henri est resté populaire et sert encore de thèmes à poème épique.

Voltaire nous donna jadis, la Henriade, poème en dix chants, et M. Georges d'Esparbès nous donne, aujourd'hui ; le Roi, poème en cinq chapitres, en prose.

Si le Henri IV de Voltaire est bourgeois, celui de d'Esparbès est plus qu'épique, il est prodigieux, énorme, colossal. Il parle comme les héros d'Homère et l'on croirait entendre, en ses discours, un écho lointain des

voix retentissantes d'Achille aux pieds légers ou du divin Ulysse. Mais il les surpasse dans l'action. La prise de Cahors et celle de la tour de Fontenay sont dignes d'Amadis de Gaule ou des quatre Mousquetaires.

Le *Roi* est divisé en cinq chapitres avons nous dit : l'enfant, l'homme, le capitaine, le roi, le grand. Le livre est dédié au peuple gascon. L'auteur dans une introduction nécessaire, définit, en quelques mots, la portée de son ouvrage.

« Le merveilleux, dit-il se posait comme question accessoire. Il devait réunir les conditions suivantes :

1° Ne pas appartenir à la théologie chrétienne, Henri IV n'est pas un héros chrétien ;

2° Etre dans le génie religieux des temps modernes. »

Les Tisseuses réunissent ces conditions nécessaires pour que le merveilleux du poème soit une chose vivante, susceptible d'émouvoir les âmes.

Or ces tisseuses sont des sorcières à la Macbeth, qui tissent au jour le jour, sur leurs toiles immortelles, tous les faits, bons ou mauvais, accomplis par le héros Henri. Elles conservent le souvenir du passé et lisent dans l'avenir.

C'est une belle conception qu'a eu là M. d'Esparbès. Du reste, son livre ne pouvait être épique qu'à cette condition, que le merveilleux s'y mêlât à la réalité ;

La préface du livre a été écrite par M. Maurice Barrès. M. Barrès a profité de l'occasion pour nous donner une définition du nationalisme (sa marotte) qu'il appelle le classicisme français. C'est se donner beaucoup de mal pour accoucher d'une définition aussi puérile.

Mais laissons là les idées de M. Barrès, l'auteur du *Roi* n'a pas fait de politique, il chante « le héros qui régna sur la France », comme le chanta Voltaire au siècle précédent, mais avec une verve gasconne qui eut effarouché l'édificateur du *Temple du Goût*.

Le style de M. d'Esparbès est tour à tour charmant et tonitruant. Il fait l'amour, il bat la charge, il monte à l'assaut, escalade les murailles et roule avec un fracas d'arquebusade aux cris répétés de, *vive le Béarnais-roi*.

Vrai, si Henri IV découche, une fois encore il doit une visite à Georges d'Esparbès avant de remonter sur son piédestal. M. Georges d'Esparbès nous doit, lui, une trilogie épique. Après la *Légende de l'Aigle*, et le *Roi*, il lui reste la *Révolution*. Camille Delthil

## François Rigal (Moissac 1861-Toulouse 1838)

Des amis Montalbanais vont s'étonner que je place ici le cas de François Rigal car comme moi, ils pensent que l'homme est surtout représentatif du chef-lieu du département. Sauf qu'avant d'arriver à Montauban à l'âge de 40 ans et plus il a eu une vie moissagaise celle qui lui a permis d'écrire son premier livre et son chef d'œuvre, L'Estivandier.

C'est Beaurepaire-Froment qui attira mon attention sur ce fait. En février 1904 il écrit dans **La Tradition** (texte avec graphie actuelle) :

« CAORSIN. **L'Estibandiè**, par François Rigal (Montauban, Imprimerie Ouvrière Coopérative; in-18, 183 p., 2 fr.) Sous ce titre, L'Estibandiè (Le Métivier), François Rigal, le bon félibre de Moissac, a donné un poème en six chants. Je parlerai peu des dessertes littéraires de l'ouvrage, pour le ramener à un autre point de vue. L'auteur l'a modestement intitulé Essai; il est certain que le poème de Rigal est mieux que cela, malgré trop de mots patois, de barbarismes qui déparent le style et qui proviennent de la négligence du poète et de la facilité qu'il a voulu se donner pour certaines rimes. Or on trouve parfois chez lui le même terme employé dans sa forme correcte et maints passages, tournures de style, expressions démontrent que Rigal connaît parfaitement sa langue. Je veux retenir ici le côté traditionniste du poème. Dans L'Estibandiè. François Rigal a mis poétiquement en œuvre, les traditions, les mœurs et les coutumes des paysans

du Bas Caorsin. La scène se passe à Viarose, un petit village à côté de Moissac. Le premier poème **Las Segasou**, n'est qu'un tableau, au point de vue descriptif de la moisson. Mais si les cinq autres poèmes **La Foulhado, La Sen-Roc,-La Debino, La Boto, La Despeloucado** ont également un caractère descriptif, ils contiennent beaucoup de scènes traditionnistes, de traits de mœurs, de coutumes, de pratiques, de croyances, de superstitions. François Rigal connaît bien le pays dont il parle et les paysans habitants, et je les connais bien aussi, ce qui m'a rendu particulièrement agréable la lecture de son œuvre, en même temps que spécialement mis en mesure de la juger. La traduction française associe le texte d'oc. Je dois une mention particulière à la graphie occitane de l'auteur : il est le premier félibre dont le système orthographique soit conforme au mien à la fois traditionnel et simple. Je ne m'en sépare que sur un point, à propos du j employé par l'auteur en place de tx, après bien des hésitations toutefois, et en reconnaissant qu'il figurait faussement la prononciation. A cette occasion, Rigal commet un abus, le j sonnante exactement n'existe qu'en Gascogne et aux environs de Toulouse et d'Agen, et c'est au contraire partout ailleurs, même en Provence, qu'on prononce tx. C'est à cause du grec. Rigal parle du xi italien; par parallélisme, oui, mais non par dérivation comme il l'entend. Le latin et l'occitan dérivent tous les deux du grec, ainsi non pas celui-ci de celui-là, et voilà ce que n'ont pas encore saisi les pontifes imbéciles de la science officielle.»

## Raymond de La Tailhède (Moissac 1867- Moissac 1938)



Plaque de rue, Boulevard du Montparnasse, à Paris

En Tarn-et-Garonne Raymond de la Tailhède conserve au moins une lectrice attentive. Geneviève-André Acquier qui sous le beau titre de « *Aux brisées du siècle* »<sup>1</sup> présente largement le poète grâce à un article minutieux.

Cet homme dont on vient de voir à quel point il a été marqué par la rencontre avec Jules Tellier sera honoré à Moissac pour le centième anniversaire de sa

---

<sup>1</sup> Dix siècles de vie littéraire en TetG, à l'initiative de la BCP, 1988

naissance. Le comité du centenaire fut présidé par le maire de Moissac Jean Delvolvé avec comme secrétaire Marie-Aimé de Kermorvan. Maurice Rat en fut membre qui dans la **Revue critique** de 1967 va évoquer La Tailhède. Il précise bien qu'il était « l'ami intime de Jules Tellier » et rappelle que son arrivée à Paris, avec ce dernier, fut triomphale. Deux simples plaques sur les maisons où il a vécu à Paris et à Moissac avec une exposition à Moissac vont servir à célébrer sa mémoire.

Avec le Centenaire, Georges Lézan ne pouvait manquer d'évoquer l'écrivain, à l'Académie de Montauban<sup>2</sup>. Il rappelle utilement le contexte qui concerne justement le but même de ce livre :

*« Moissac compte alors une élite intellectuelle qui s'intéresse aux nouvelles de la République des Lettres, au moins autant qu'aux affaires de l'Etat et versifie à l'occasion. Mais que valent ces renommées provinciales ? Et si l'on se prend à rimer simplement pour « bercer son ennui », comme disait le bon La Fontaine, cela n'est jamais bien sérieux. Mais le Destin avait déjà choisi ; forçons-nous un instant à croire aux signes et aux prédestinations, en nous souvenant que Raymond de La Tailhède n'avait pas pour l'astrologie le dédain que beaucoup affectent de lui réserver. Un jour de novembre 1886, le Destin allait donc mettre en présence Raymond de La Tailhède et Jules Tellier. Il n'est pas exagéré de dire que cette rencontre devait être décisive pour l'avenir. »*

---

<sup>2</sup> Voir recueil de 1967.

Plus loin il précisera ainsi ce contexte :

*« Cependant, avec les semaines, Tellier va faire des connaissances : des poètes, comme il se doit, et Moissac n'en manque pas : Nestor Chaubard, journaliste et républicain, Dario le professeur de philosophie du collège, auteur des «Sonnets grecs», Pennin l'horloger inventeur d'un procédé pour diriger les ballons, Camille Delthil surtout, dont Tellier parle avec quelque considération, Delthil directeur du journal local «La Feuille Villageoise », belle figure « d'artiste et d'honnête homme ». Mais il y a aussi «cet enfant marqué du signe divin », dont Tellier fait la découverte. »*

A la rentrée 1887 Tellier n'est plus à Moissac et La Tailhède non plus. Il est devenu percepteur des enfants d'un comte après une demande en bonne et due forme d'un congé à l'instruction publique. Puis l'été revient et les deux hommes partent aussitôt pour l'Algérie. Jules Tellier y contracte la fièvre typhoïde et meurt sur le chemin du retour à Toulouse.

Voilà pourquoi Hugues Rebell<sup>3</sup> peut écrire :

*« M. Raymond De La Tailhède : N'a encore publié que quelques poèmes, et cependant ils révèlent une âme si noble de poète et un art si parfait qu'on ne peut hésiter à le placer au premier rang. "Ils débordent de fiertés et d'orgueils" disait déjà Jules Tellier de ses premiers essais. Le mouvement, l'enthousiasme, l'audace sûre des tours font de ses*

---

<sup>3</sup> Portraits du prochain siècle. Tome Ier. Poètes et prosateurs. 1894

*vers les plus magnifiques qui soient : Ronsard serait heureux de les consacrer de son nom. Notre seul regret est que M. Raymond De La Tailhède avec un dédain bien compréhensible d'ailleurs, quand on songe au public prétendu lettré de ce temps - se soit retiré dans son château de Marmande, écrivant pour lui seul, plus heureux de vivre avec les poètes de la Pléiade et son cher Cervantes qu'avec ses grossiers contemporains. La nature certainement est la meilleure inspiratrice, et nous ne pouvons blâmer cette hautaine solitude, mais nous serions heureux que le poète nous fit part plus souvent de ses œuvres, et songeât qu'au lieu de la foule indifférente, il compte un petit groupe de sincères admirateurs. »*

Après la mort de son ami il a donc choisi de se replier dans un château mais où et à qui est-il ?

Cecil Georges-Bazile dans un article sur les derniers jours d'Oscar Wilde, dans la **Revue hebdomadaire** de novembre 1925, rappelle de son côté que pour «l'enterrement de 6<sup>ème</sup> classe» de l'écrivain anglais, La Tailhède était parmi les rares présents. Dans le n°13 de la **Revue des Beaux-Arts** en novembre 2008 David Charles Rose, racontant aussi les dites funérailles, évoque la présence de La Tailhède parmi ceux qui rendirent visite à l'écrivain juste avant sa mort. Tellier-La Tailhède un moment d'homosexualité ? Sur le registre des naissances de Moissac il est indiqué dans la marge le passage de La Tailhède devant l'état civil parisien mais le document n'est pas clair et il est donc difficile de confirmer un mariage.

Fortunat Strowski dans les **Vies littéraire de Rosny** aîné écrit au sujet de La Tailhède :

« En l'an... mettez... « naguère », un très jeune Montalbanais, qui s'appelait Henry Lapauze et qui était tout enfiévré du génie d'Ingres, abordait à Marennes ; et aussitôt, ne doutant de rien, il y fondait, sur la promesse d'une commandite de mille francs — commandite d'ailleurs qui ne lui fut jamais payée — une revue qu'il appela, à cause de la couleur de la couverture, **Revue Rose**. A Marennes les huîtres sont vertes, et les revues sont roses — pour éviter la confusion. A cette même époque Raymond de la Tailhède fondait, dans Moissac-la-Grande-Ville, **l'Apéritif** (sic), puis la **Comédie humaine**, à laquelle j'ai eu l'honneur inoubliable de collaborer. »



**L'Apéritif** ne va pas durer longtemps. Le n°1 paraît le 1<sup>er</sup> avril 1886 et, peu après, il est remplacé par le n°1, **La Comédie humaine**, en date du 24 octobre 1886 qui durera jusqu'au n°11, en date du 2 janvier 1887. La Tailhède a été le directeur avec comme rédacteur en chef Colonna de Césari qui apparaît déjà dans **L'Apéritif**.

Le journal étant imprimé à Montauban au moment où Jules Tellier est à Moissac, on est en droit de se demander comment il pouvait être géré à Paris !

Parmi les collaborateurs Cladel, Delthil et Fourès apportent leur signature groupée ici à cause de l'ordre alphabétique. Plus loin, Lapauze et Pouvillon sont aussi au rendez-vous, tout comme Paul Verlaine.

Tellier donnera plusieurs sonnets et Tailhède publiera même un peu de prose. Je la préfère aux poésies :

### **N° 9, 19 décembre 1886 le carnaval**

#### « La mort de Carnaval

Dans la rue qu'inondait brusquement, par intervalles, Mars capricieux avec ses grises giboulées, se pressait une foule bigarrée et bizarre.

Un coq avait des jambes d'homme, une Colombine embrassait un enfant à tête de caniche, et plus loin, là-bas, au bout de la rue où le soleil riait à travers la pluie dressait cet arc de triomphe : l'arc-en-ciel, un géant de bois et de paille bien habillé, que tous nommaient Carnaval, était porté sur les épaules de quatre hommes.

Partout s'agitaient des gens d'espèces inconnues, la plupart avec un nez très long ou très gros, se battant, sautant et chantant,

Presque tous les chars étaient couverts de fleurs : alors, du milieu des camélias, des jacinthes, des glaïeuls et des violettes, émergeait une jeune fille, nymphe, reine ou déesse, envoyant gentiment des baisers à chacun.

Parfois, des chœurs soudains, des airs improvisés traversaient la rue, dans la personne de jeunes seigneurs vénitiens, collerette de dentelle et pourpoint de velours.

Puis, une ondée arrivait tout à coup et les filles relevaient prestement leurs robes, rieuses de patauger dans l'eau.

Mais déjà le cortège avait fini de longer la rue qui dominait la campagne plus verte après la pluie et répandant en fraîches exhalaisons les jeunes senteurs des jeunes blés, des foins nouveaux et des aubépines rosoyantes.

Au milieu d'un champ se dressait un bûcher sur lequel on attachait le bonhomme Carnaval.

Le moment était solennel : les enfants ne criaient plus, les femmes ne riaient plus, les garçons ne chantaient plus.

On alluma le bûcher; un nuage de fumée âcre s'éleva, ensuite le bois craqua et des étincelles jaillirent par gerbes, en fusées ; enfin la flamme envahit tout l'échafaudage ligneux en léchant les jambes du bonhomme dont le corps trembla et chancela.

Les enfants pleuraient.

Puis il y eut un bruit pareil à celui que fait un objet qui tombe, pareil au flac d'un corps flasque qui s'effondre, l'air fut pailleté d'étincelles et tout un nuage de cendres s'éparpilla, doré par le soleil couchant, ce qui dessina une auréole au-dessus du bûcher.

Et tandis que nous repartions tous, en silence, tristes de la tristesse du Carême qui arrivait, le violon d'un aveugle frémit et pleura cette dolente chanson patoise que chantait une fille aux yeux noirs

***Adiou paouré, paouré, paouré***  
***Adiou, paouré Carnaval (1)***

Et dans ces notes douces et vagues, susurrement d'une prière au chevet d'un mort, je sentais passer le souvenir des joies, des bals, des rires, des soupers et des mascarades folles et tout en marchant, chantait dans ma tête la dolente chanson de la fille aux yeux noirs:

***Adiou paouré, paouré, paouré***  
***Adiou, paouré Carnaval***

Raymond de la **Tailhède**

(1) Adieu pauvre, pauvre, pauvre / Adieu  
pauvre Carnaval

Si Pierre Viguié a été désigné comme guide pour ce livre c'est suite à une intervention à l'Académie de Montauban<sup>4</sup> intitulée : *Une Soirée avec Raymond de la Tailhède* où il décrit l'écrivain :

« Il apparaît debout dans la pénombre, petit, carré d'épaules, le masque empreint d'un noble tourment.

---

<sup>4</sup> Recueil de 1928.

Sa main gauche agrippe un dossier de chaise auquel il imprime de brusques secousses. Sa main droite tient les feuillets qu'il approche souvent de son visage. Derrière un lorgnon cerclé d'or, ses yeux jettent des lueurs étranges. Il entonne ainsi le poème, d'une voix chaude, métallique, au timbre inimitable, scandant, chantant presque chaque strophe.

*Muse, dont la pensée est la lumière même,  
Brûle-moi de ces feux  
D'où naissent à la fois la beauté d'un poème  
Et la splendeur des cieux.*

*Que ces vers aujourd'hui, Muse, que tu m'inspires,  
Passent les autres vers  
Comme fait s'amollir le bruit des grandes lyres  
Le tonnant Univers !*

*Je ne formerai pas une entreprise vaine  
Pour un faux idéal,  
Si je te chante, fleur de la raison humaine,  
Amour du sol natal.*

Cet amour, comme il vibre ce soir dans l'accent du poète, alors qu'il évoque maintenant la figure aimée de Delthil qui fut son initiateur !

*Lui, dont la lèvre encore à nos oreilles tremble,  
Que nous enseignait-il  
Lorsque par les coteaux nous promenions ensemble  
Les soirs du jeune avril.*

*Lorsque du Brésidou jusques à Landerose,  
Au seuil de sa maison,*

*La nuit faisait surgir un ciel d'apothéose  
De l'immense horizon ?*

*Il disait le limon de cette plaine vaste,  
Prodigue en lourds épis,  
Fertile et chaude ainsi que les champs de Bubaste  
Près du Nil assoupis.*

*Royale sous la pourpre aux vendanges d'octobre,  
Il nous disait aussi  
Ton glorieux labeur et ta vie âpre et sobre,  
Race du vieux Quercy.*

*La fin du jour errait dans les floraisons neuves  
Et l'on voyait encor  
Un fluide métal à la pointe des fleuves  
Darder sa flèche d'or.*

Il faudrait tout citer<sup>5</sup> de cet admirable morceau d'un lyrisme si puissant, si soutenu, qui s'achève en chant de triomphe, en hymne de gloire à Delthil et à Moissac.

La Tailhède s'est tu. Nous sommes sous le charme et ne trouvons rien à dire. On sent combien serait vain tout éloge: « Sans moi, s'exclame un ami parisien qui l'accompagne, Raymond n'eût peut-être rien écrit !  
« Hein ! comme il a fallu que je te tarabuste jusqu'à

---

<sup>5</sup> Note JPD, je reprends des derniers vers : « Toi, Camille Delthil, flamme non consumée ; / dressée au plein azur / L'ornement et l'honneur de cette terre aimée / Poète, homme, esprit pur ! »

la dernière minute pour te faire entreprendre, achever cette Ode que tant de gens te réclamaient! »  
« Que voulez-vous ! réplique La Tailhède; la poésie n'est pas chose facile et ne se fait pas sur commande ! Quel labour énorme elle exige ! Que d'efforts pour trouver le ton ! Maîtresse exigeante, elle nous veut tout entier. Rien ne devrait nous en distraire. Dans notre vie moderne si encombrée de soucis multiples, cela devient presque impossible. Ne pourriez-vous pas, dit-il au magistrat présent, me faire mettre en prison pendant de longs mois ? Alors seulement j'aurais, peut-être, le loisir de méditer, de mûrir, de ciseler une œuvre ! »

Nous sortons. Quelle nuit, quelle adorable nuit ! »

Ceci étant, quand en 1938, juste à la mort du poète, le livre de Poésies de La Tailhède paraîtra (édition dite définitive) il n'y aura pas l'ode à Delthil.

Tellier n'avait pas aimé que son ami Barrès devienne député boulangiste et bien plus tard La Tailhède décida de marquer ses distances avec l'ami Maurras. Ce lien avec Maurras en ensuite avec l'Action française datait des débuts de l'école romane que nous retrouvons avec cet auteur si présent dans la Comédie humaine<sup>6</sup> :

« MAURICE DU PLESSYS

*Sylvain Flandre, dit Maurice du Plessys, est né en 1864. C'est un Parisien qui, signe distinctif, n'a jamais quitté Paris. Il appartient, par son âge et par*

---

<sup>6</sup> Anthologie des matinées poétiques de la Comédie française Tome II Louis Payen, 1927, p. 235.

ses premières œuvres, à la grande génération symboliste; mais il participa à la fondation de l'Ecole romane aux côtés de Moréas, d'Ernest Raynaud, de Charles Maurras et de Raymond de la Tailhède. Du Plessys, éminent érudit et philologue, fut à coup sûr le grand restaurateur de la vieille poésie médiévale et, pour une grosse part, l'inspirateur des théories de Moréas. Lui-même en 1891 publie la *Dédicace à Apollodore*. L'an suivant, le *Premier Livre pastoral*, qui se retrouve dans son principal recueil, *Etudes lyriques*, de 1896. Un long silence, imputable à la dureté de la vie et à un travail prodigieux, mais secret, de médiéviste, le mène jusqu'à 1909 où parut l'*Ode à Pallas occidentale*. Une gloire encore ésotérique, et les coups de la fortune, ont mal récompensé jusqu'ici ce grand poète qu'on a comparé à Vigny pour la hauteur de son stoïcisme et la plénitude somptueuse de sa forme. Réformateur et épurateur de la langue poétique, cet écrivain, qui est peut-être le plus savant de cette époque, en est fort souvent un des plus sublimes. Un grand nombre de jeunes poètes, singulièrement la nouvelle école romane, le tient pour son exemple, son modèle, et son maître. André THÉRIVE. »

Dans ce même livre La Tailhède fera les éloges de Fernand Mysor et c'est Henry Charpentier qui présentera La Tailhède en rappelant son arrivée à Paris en 1887.

Comme déjà indiqué, La Tailhède prendra ses distances avec Maurras, en 1928.

# Albert Bazailas (1867-1924)

# LA RENAISSANCE

Politique, Littéraire et Artistique



*Journal de la Renaissance*

## SOMMAIRE

|                             |                           |                         |   |
|-----------------------------|---------------------------|-------------------------|---|
| HENRI LAPAUZE.....          | Notre Programme.          | MARCEL MARKOVITCH ..    | Les Ligues de Santé.                    |
| AUGUSTE MAGINOT.....        | La Politique admettive.   | Reconnaitre LA TAILHÈDE | Sauvât.                                 |
| LETTRE DE                   |                           | JEAN HERBETTE.....      | La France et les Elits<br>bellesiques.  |
| M <sup>r</sup> BASHKORTSEFF |                           | GEORGES LECOMTE.....    | Nouveaux et Choses de temps<br>présent. |
| ET DE                       | La « Phalène » et Marie   | DAVID LESUEUR .....     | Les Idées et les Livres.                |
| M. HENRI BATAILLE           | Rebâtisseur.              | PIERRE MILLE.....       | La Vie dramatique.                      |
| * * *                       | Où en sont nos finances ? | AUGUSTE BAZAILLAS.....  | La Musique.                             |
| HENRI DUVERNOIS.....        | Xi-Xi.                    | A. FAUCHIER-MAGNAN      | Beaux-Arts et Curiosité.                |
| MARCEL SEMBAT.....          | Ma Réponse.               | JACQUES JARY.....       | A Travers les Russes.                   |
| Départ de la Seine.         | Eclair.                   | TRENTE GRESY.....       | Le Moû.                                 |

Bulletin financier.

LA RENAISSANCE ne publie que de l'actualité

PARIS — 10, Rue Royale, 10 — PARIS

Téléph. : Louvre 23-03

ABONNEMENT : 20 francs par an pour la France, 30 francs pour l'Étranger

LE NUMÉRO : 50 CENTIMES

Ce philosophe né en le 15 août 1865 à Lamagistère, de Jean Bazaillas cultivateur 26 ans et de sa femme Marguerite Céline Brouel, ménagère, 21 ans, hameau de Lasparières, en présence des deux instituteurs publics Etienne Bouchard et Jacques Nègre. Il est mort en 1924. Il débute sa carrière de professeur au lycée Ingres en 1891-1892 avec Fortunat Strowski qui, lui, y est resté en 1890-1893. Les deux hommes seront toujours très proches. Une autre source<sup>7</sup> indique que l'élève Dutil, du lycée de Montauban a eu une récompense avec Bazaillas comme professeur dès 1889.

Au moment du mariage à Paris dans le 7<sup>ème</sup> arrondissement le 15 septembre 1902, nous apprenons qu'il est professeur de philosophie au Lycée Condorcet, domicilié 42 rue blanche fils majeur de Jean Bazaillas et Marguerite Céline Brouel (le père est présent mais pas la mère) et que son épouse est Henriette Louise Lascoux né à Arbois dans le Jura le 27 novembre 1878 sans profession fille majeure d'un juge d'instruction au tribunal de la Seine. Le contrat de mariage est signé chez Fay notaire à Paris et le mariage se déroule avec les témoins suivants : le proviseur du Lycée Condorcet Désiré Blanchet 58 ans, Jules Corbarieu chef de cabinet au ministère de l'instruction publique, Marie Barbier rentière et Pierre Baron du Teil.

---

<sup>7</sup> Le Temps 9 août 1889

Entre Montauban et le Lycée Condorcet, Bazaillas sera professeur à Clermont-Ferrand puis au Collège Stalisnas.

Comme l'indique le sommaire du n°1 de la revue *La Renaissance*, Henry Lapauze va faire appel à lui pour la chronique musicale (il fera aussi très souvent appel à Strowski). Nous y trouvons aussi La Tailhède, Daniel Lesueur, l'épouse d'alors d'Henry Lapauze, et Henri Duvernois qui signe un article où il dit un mot de Beaurepaire. Parmi les articles concernant Bazaillas je retiens ce portrait, en pleine guerre, qui date d'août 1916.

*Un Discours sur l'Héroïsme*

*A Rochefort-sur-Mer, M. le professeur Albert Bazaillas l'excellent philosophe et l'aimable critique que les lecteurs de La Renaissance connaissent bien, puisqu'il fut jusqu'à la guerre son collaborateur régulier, a harangué la jeunesse. Un auditoire attentif et frémissant, composé de ce qui sera la France de demain, et même d'après-demain, a applaudi son très beau discours qui vient de paraître en brochure. — La première leçon, dit M. Albert Bazaillas qui se dégage de la guerre, c'est une leçon d'énergie et d'héroïsme, et je ne saurais vous parler d'autre chose...*

*Tout d'abord, M. Albert Bazaillas s'attache opportunément à dissiper une erreur qui tend à s'accréditer, à savoir que les événements derniers ont vu deux Frances successives et contradictoires : l'une qui se serait endormie avant la guerre et qui devait renier sa manière d'être et de penser, l'autre,*

*qui redressée par l'épreuve, aurait su faire retour à ses vertus abolies. La vérité est tout autre. La vérité est que sous la légèreté des apparences de naguère, il y avait un véritable esprit de résolution et de sacrifice auquel il manquait l'occasion de se manifester. La tragique commotion s'étant produite, les qualités conservées dans les cœurs français ont éclaté de toutes parts, et on peut le dire naturellement. Il n'y a pas eu « miracle », il n'y a pas eu transformation, la France s'est seulement révélée à elle-même, telle quelle était dans sa beauté morale.*

*Voilà la constatation capitale que M. Albert Bazaillas a placée à la base de son discours. On ne saurait trop y insister, car c'est là un des points critiques des grandes controverses de demain.*

*Que les « défauts des temps de paix » se fussent insinués dans le caractère national, nul n'en doute, et M. Albert Bazaillas ne le conteste pas, mais la France n'en était pas moins-prête à constituer son unité agissante. Et nous avons assisté, si l'on peut dire, au réveil d'un héroïsme qui n'était pas endormi.*

*Ce point fixé, M. Albert Bazaillas revendique dans ce mouvement d'énergie nationale une place d'honneur pour les humbles et les obscurs. Il ne faut pas, dit-il, fort justement, nous contenter de tenir les Annales des grands de la terre, mais au contraire pénétrer jusqu'à l'âme du peuple, réserve inépuisable où se retrempent toutes les énergies et' toutes les actions.*

*Ainsi que l'a montré M. Albert Sarraut dans son éloquent ouvrage L'Instruction Publique et la Guerre: « Chefs et soldats ont, selon le mot de Michelet, porté la Patrie et le Foyer dans ces grandes sociétés héroïques qu'on appelle les armées». Le secret admirable de la délivrance qui n'étonna que ceux qui en furent les auteurs, réside dans la nation elle-même, dans ses forces cachées, dans son inépuisable fécondité. Pourquoi avoir vu une antinomie entre ces qualités de race et le prodigieux soulèvement de sensibilité que nous devons à Rousseau et qui s'épanouit encore aujourd'hui ? Rousseau au contraire glorifia les formes de l'action et imprima en elles la marque d'une simplicité héroïque. Nul ne promulgua plus fortement que lui les devoirs du citoyen sous les armes. Et, prenant à témoin le lieutenant M. Maurice Masson, mort glorieusement à l'ennemi, M. Albert Bazaillas déclare que le Contrat Social est « une héroïque proclamation de la nation mobilisée pour la défense de sa liberté et de ses droits. »*

*Mais le besoin d'action, sera-t-il éteint après le grand geste de la patrie délivrée ? La soif d'héroïsme et de dévouement sera-t-elle épuisée par le long effort de la guerre ? M. Albert Bazaillas ne le croit pas. La nation armée qui nous a donné le spectacle d'une telle force de résistance, « ne saurait ensuite donner l'exemple d'un abandon-indolent à son étoile ».*

*La France renoncera à maintes idées comme à certains plaisirs trop faciles : "elle devra forger à nouveau le sentiment de la généralité sociale, de la*

*vraie universalité humaine ; il faut refaire la cité, la cité fraternelle, où tous s'aimeront. »*

*Après l'énergie du soldat, nous aurons besoin de l'énergie réparatrice du citoyen.*

*Le discours de M. Albert Bazaillas est, nous le disons tout net, un des plus beaux « morceaux de bravoure » raisonnée que nous ayons lus depuis la guerre. En l'écrivant, il n'a pas pensé à incriminer un régime non plus qu'à le soutenir. Il a pensé en vrai philosophe aux yeux duquel la vérité prime tout.*

*Victor Snell »*

La première étude de Bazaillas « De Regimine principum » a été publiée à Montauban par l'Académie en 1892. Comme il deviendra ensuite professeur à Clermont-Ferrand, en 1894, est publié son discours prononcé à la distribution des prix du Lycée Blaise Pascal, au sujet de... Pascal.

En 1901, le premier livre chez Perrin, La crise de la croyance dans la philosophie contemporaine, suivi en 1904 du livre qui explique sa présence sur le wikipédia allemand (il n'est pas sur celui en français): De la signification métaphysique de la musique d'après Schopenhauer.

L'ouvrage qui va faire référence, La vie personnelle, servira de base à plusieurs études du philosophe en 1904 et 1905.

Toujours chez le même éditeur, F. Alcan, paraît en 1908 Musique et inconscience qui est une introduction à la psychologie de l'inconscient, et ensuite des textes choisis de Jean Jacques Rousseau chez Plon en 1913.

**Paul de Beaurepaire-Froment  
(Moissac, 1872 - Paris, 1914)**



Je pourrais consacrer un livre à ce personnage hors du commun, à la vie si brève mais aux combats si considérables. Dès 1889-1890 il quitte Moissac (juste après La Tailhède) et à son arrivé à Paris il participe au journal **La Tradition**. Avant ses 20 ans il y évoque Moissac ainsi (janvier 1891) :

« *CHANSONS POPULAIRES DU QUERCY*

*Dès le collège, j'avais eu l'idée de recueillir les vieilles chansons de notre Quercy, d'autant plus que je n'en connaissais pas de recueil. Au mois d'octobre 1890, je fus fort surpris de trouver à la bibliothèque de Moissac les Chansons Populaires du Bas-Quercy, parues en 1889, et dont l'auteur M. Emmanuel Soleville, venait de faire don. Il est heureux que j'aie fait cette découverte, car sans cela j'aurais publié dans le volume que je donnerai bientôt<sup>8</sup>, une foule de chansons qui se trouvent déjà dans le livre de M. Soleville. On aurait crié au vol, au plagiat, et pourtant je les aurais eues tirées de mes manuscrits. Voilà comment se font quelquefois les réputations. »*

Et il cite une chanson de Moissac :

*« A Moissac, la veille et le jour de Sainte Agathe, à la nuit, les enfants chantent dans la rue - ou plutôt chantaient, car tout se perd - cette chanson, munis de chandelles de résine allumées qu'ils cherchent à s'éteindre mutuellement et avec lesquelles ils se livrent bataille, au milieu de la joie et des rires.*

*Sento Agato / La pourrato / Sent Marti Lou leupi.*

*Aniren planta lou li / Al txardi dé Carabi, /*

*Aniren planta la sebo*

*Al cap dé la rego, / Aniren planta l'esclop / Al faun det barrot.*

---

<sup>8</sup> Ce livre viendra bien plus tard et est fabuleux.

*Sainte Agathe La pourrate, (1) Saint Martin Le pot à soupe.*

*Nous irons planter le lin, Au jardin de Carabin,*

*Nous irons planter l'oignon*

*Au bout de la raie, Nous irons planter le sabot, Au fond du barrot.*

*(1) Pourrato est intraduisible en français par un mot unique. A Cuisseul pourrato veut dire qui est l'époque ou l'on transplante les poireaux. »*

Il veut inventer une autre langue française pleine d'occitanismes et à l'orthographe modifiée. Le mieux pour mesurer ce premier élément est de lire **le Midi socialiste** du 7 juin 1913, le jour où il présente la fête de la Pentecôte à Moissac.

*« Dans la ville de Moissac, la fête de la Marine a été célébrée pour la Pentecôte, suivant l'antique coutume.*

*La ville de Moissac est allongée au pied de coteaux au bord du Tarn. Fors autres choses, telle l'église de Saint-Martin, dont la partie occidentale parait le reste d'un temple gallo-romain du quatrième siècle, et qu'on éprouve le besoin de démolir prochainement, la cité possède deux merveilles : le cloître de l'abbaye et le porche de la chapelle de l'abbaye, immense église qui est huy<sup>9</sup> paroissiale et la cathédrale de la ville. Le cloître est bien conservé, malgré la déplorable négligence dans laquelle on le quitta longtemps. Il a encore tous ses piliers simples ou géminés avec les arceaux en ogive : on évoque les moines qui, antan<sup>10</sup>, y faisaient leurs promenades silencieuses. Le portail de Saint, Pierre est le plus*

---

<sup>9</sup> Il écrit toujours huy pour aujourd'hui. Je ne sais à l'oral...

<sup>10</sup> Antan pour dire autrefois.

*beau spécimen du douzième siècle, de la transition du roman à l'ogive, avec ses nombreux personnages sculptés sur le tympan et les hauts-reliefs des côtés.*

*En cette fête de la pentecôte à Moissac, il s'agit de marine fluviale ; mais les marins de la grande mer ne sont pas rares à Moissac. C'est même une chose caractéristique que cette petite ville, au mitan<sup>11</sup> des terres, ait toujours donné des navigateurs décidés et de hardis coureurs d'aventures.*

*Jadis, ores que la minoterie caorsinoise n'avait pas été ruinée par l'Amérique, les fêtes étaient splendides. Elles duraient quatre jours francs, du samedi au mardi inclusivement et les marins étaient en ribote<sup>12</sup> toute une semaine. A terre, nuit de cocagne, tourniquet, jeu de la cruche etc., baraques foraines de toutes sortes. Sur l'eau : joutes, mât incliné glissant, poursuite à la nage de canards, courses aux avirons et à la godille.*

*Huy, il n'y a vraiment de fête que le lundi. Ce jour-là, toutes les toilettes s'étaient sur la promenade du Moulin. Cette promenade, située au bord du Tarn est magnifique ; elle est plantée d'ormeaux très élevés qui joignent leurs cimes. On a devant soi le vaste bassin du fleuve, retenu par une chaussée cyclopéenne de trois cent mètres, et la verdure fraîche de la rive opposée des îles artificielles créées par le canal de dérivation du Petit Moulin.*

*La promenade tire son nom du Grand Moulin, construit au dix-huitième siècle par M. de Beaucaire, le premier meunier de France, imposante*

---

<sup>11</sup> Au mitan pour dire au milieu.

<sup>12</sup> En ribote pour dire en fête.

bâtisse, légère cependant avec les traits obliques de ses escaliers de bois extérieurs et ses balcons en fer forgé. Les belles dames n'y dansent plus avec les marins tout fiers de cet honneur; et nobles, bourgeois et peuple ne font plus la farandole mêlée fraternellement. On est devenu plus orgueilleux, en même temps que plus bête et plus méchant. Tout le monde s'habille à l'instar de Paris, et les ouvriers eux-mêmes trouvent qu'il est commun de ne pas parler la langue maternelle, l'admirable langue d'oc. A la chienlit, bâtard, de votre race !

Deux coutumes toutefois, si elles n'ont plus le même éclat, ont été conservées, héritage quelque peu respecté des ancêtres : la plantation du mai et la bénédiction du Tarn. Dès le vendredi soir on va donner des sérénades aux fonctionnaires municipaux et autres. Et pendant quelques jours, les vieux airs des tambours sonores et des fifres railleurs sont comme la résurrection de l'âme simple et malicieusement bonhomme des aïeux, qui flotte par la ville.

Le samedi soir, vers cinq heures, la musique et les marins avec leurs enseignes, qu'associent deux tambours et deux fifres vont espérer<sup>13</sup> le mai. C'est quelque chêne déjà gros et bien droit ; il est enguirlandé de couronnes et d'ancres de verdure et de papier. L'arbre est couché en long sur un char à deux roues que traînent une paire de bœufs robustes et paisibles. On promène le mai par la ville pour l'avier<sup>14</sup> à l'endroit traditionnel où on le dresse dans

---

<sup>13</sup> Espérer pour dire attendre.

<sup>14</sup> L'avier pour dire l'amener.

un pré en pente au bord du Tarn, jouxte le pont que Napoléon fit construire. Autrefois, toute la ville assistait à la cérémonie et le peuple quittait le mai en tirant sur les cordes. Huy, il y a peu de monde, et il faut que ce soient les bœufs qui hissent l'arbre de leur front puissant auquel on attache la corde. Dementre<sup>15</sup> que le mai s'élève, la musique joue et les tambours et les fifres jouent des airs traditionnels. Le dimanche matin, les marins assistent à la grand'messe, à la paroisse de Sainte-Catherine. Les enseignes y sont portées et à l'élévation les tambours et les fifres sonnent la Martxo des Reys, appelé aussi Marche de Turenne et qu'il ne faudrait pas croire d'origine provençale, sous prétexte qu'on l'a rencon-trée dans la Provence vantarde et accapareuse. Après la messe et encore dans l'après-midi, les marins, en deux groupes, accompagnés chacun du tambour et du fifre, vont porter aux notables du pain béni en échange duquel ils reçoivent des étrennes qui leur serviront à festoyer. Le lundi, vers quatre heures et demie, après les vêpres, de l'église Sainte-Catherine, qui est tout près du canal, le clergé se rend dans une barque enguirlandée et endrapelée. Il prend place sous un dais : autour des chasubles d'or des officiants se rangent les surplis blanc des autres prêtres et les robes rouges des enfants de chœur. On va sur le Tarn auquel une écluse relie le canal. Autrefois, l'on boutait<sup>16</sup> aux enchères, l'honneur de tenir le

---

<sup>15</sup> Dementre pour dire pendant.

<sup>16</sup> Boutait pour dire on vendait.

*gouvernail et de porter les enseignes ; cela se payait fort cher.*

*Sur les enseignes figurent saint Jean et sainte Catherine. On place sainte Catherine à la proue et saint Jean à la poupe. Il y a une quinzaine d'années que l'on a changé les enseignes. Celles-ci avaient été renouvelées sous Louis-Philippe, elles étaient en soie tricolore. Sur la bande blanche, brodée en relief des deux bords, figuraient saint Jean et sainte Catherine; des ancres d'or étaient dans les coins en haut et en bas ; le chef de la hampe, noué d'une cravate tricolore, était terminé par une boule dorée que surmontait une petite ancre de même. C'était un beau spectacle, lorsque ces vastes enseignes se déroulaient au vent en larges plis majestueux. Les nouvelles ne sont ni aussi grandes, ni aussi belles. Elles ne portent le saint et la sainte que d'un côté ; sur l'autre est inscrit : Société de secours des Marins. Durant le trajet, les tambours et les fifres jouent, sur un rythme solennel, la Marche des Rois. Quand la barque débouche, sur le Tarn, il est cinq heures environ : la promenade du Moulin et les berges sont noires de monde. La barque est remorquée par des embarcations à la rame, ou tirée par un cheval, si l'eau est forte. Elle rebrousse le fleuve une centaine de mètres et dévale en face le bout de la promenade. Là, elle s'arrête un instant. L'officiant consacre de l'eau ; avec un rameau de buis, il bénit les gens de la barque et, dans un large geste, la foule grouillante qui se signe ou se découvre. Puis il jette dans le Tarn l'eau bénite, une partie à tribord, l'autre à bâbord. Cette cérémonie, qui s'interprète au point de vue*

*chrétien, comme l'intercession à Dieu d'écarter du fleuve les accidents et les noyades, est simplement une antique cérémonie païenne transformée, l'invocation au dieu du fleuve de parer les hommes qui l'honorent.*

*Le soir, la promenade fait un effet merveilleux, illuminée de lanternes vénitiennes. Elles courent en cordons entre les arbres autour des troncs desquels spiralent des serpents lumineux formés de petits verres allumés ; elles descendent en longues guirlandes de la cime des ormeaux ; une ancre de feu braisille à chaque bout de la promenade. Sur la foule, amollie par la belle saison et l'harmonie musicale, flotte cette senteur troublante faite de l'odeur légère des cigarettes et des parfums des femmes. Vers dix heures, on tire un feu d'artifice sur l'eau qui semble bouillonner en une double éruption inverse. Ensuite, l'embrasement des îles avec des feux de Bengale ; ce spectacle est superbe. Depuis quelques années, on a repris l'habitude de danser ; mais ce ne sont plus les vieux branles et bourrées du pays. Et l'on s'en va vers minuit, sous les antiques étoiles, avec cette tristesse vague, que l'on emporte des réjouissances publiques. Quelque part, dans la ville, on entend le tambour et le fifre qui s'éloignent. Le fifre railleur semble siffler : « Mes bons amis, autant en emporte le temps ! »*

Ce texte est un peu long mais un document rare et son auteur est présenté ainsi par Carnoy H. dans une notice<sup>17</sup> biographique :

### **Paul de Beaurepaire Froment**

Écrivain, folkloriste (Moissac-en-Caorsin, 4 janvier 1872 – 1914). Pseudonymes : Pierre de Saint-Jean, Pierrè dé Sent-Xan. Adresse 4, promenade Marengo, Moissac et Paris 29, rue Gay-Lussac.

M. de Beaurepaire-Froment est Froment tout court à l'Etat-civil et ne tient pas à le cacher, devant être, s'il n'avait des idées spéciales sur ce point, encore plus fier du second nom que du premier.

En effet, les Froment, auxquels appartient M. de Beaurepaire-Froment, étaient des patriciens romains dont on remonte la filiation jusqu'au II<sup>e</sup> siècle de notre ère. Ils vinrent au VI<sup>e</sup> siècle, s'établir dans le Midi de la Gaule. Ce sont eux qui avaient la magnifique devise, devenue depuis proverbiale : ***Fais ce que dois, advienne que pourra.***

On voit ce que pèsent les orgueilleuses et amusantes revendications de ceux qui se targuent de vieille noblesse, à côté de pareille lignée. Mais M. de Beaurepaire-Froment prétend que ceci ne peut représenter qu'un intérêt archéologique simplement, et ne sautait donner droit à une quelconque gloriole, car seule compte la valeur personnelle.

« Il n'y a que les imbéciles ou les ignorants pour croire que la particule est une preuve de noblesse. Ce n'est qu'au Moyen-Age que les familles nobles prirent la coutume d'ajouter une particule à leur nom

---

<sup>17</sup> Dictionnaire international des folkloristes contemporains en 1903. Carnoy a été le chef de Beaurepaire à La tradition.

primitif. Plus tard, au XVIIe et au XVIIIe siècle, la particule n'indiqua pas nécessairement une condition de race noble et fut souvent personnelle. Et, ce que l'on sait encore moins, c'est que fréquemment les nobles signaient sans particule, même dans les actes publics. Ce n'est donc pas sur ce point, que le nom de quelqu'un est précédé ou non du de, qu'il faut se baser pour juger de la condition noble de sa famille, à l'époque où existait et était reconnue la caste nobiliaire. »

Les Froment, eux aussi, portèrent un temps la particule. Des branches de cette famille la portent encore actuellement ; d'autres branches, pour une raison ou pour une autre ne la portent plus. La branche de la région toulousaine, de la région *moundino*, à laquelle appartient M. de Beaurepaire-Froment, s'alliait encore à la fin du XVIIIe siècle, à la famille des seigneurs de Troy (canton de Mirepoix) qui a fourni la lignée de peintres : Nicolas, François et Jean-François de Troy. Bernard Froment, aïeul de M. de Beaurepaire-Froment, épousa Claire de Troy.

M. de Beaurepaire-Froment est par ligne féminine directe, l'héritier mâle, et d'ailleurs unique rejeton, représentant de la branche des antiques Beaurepaire, venue de Bourgogne en Quercy au commencement du XVIIe siècle, et dont la lignée mâle directe s'est arrêtée, dans notre siècle, en deux frères, ses grands oncles, restés célibataires.

M. Froment collabore aux revues suivants : *Le Gril*, *Revue félibréenne*, *la Terre d'oc*. Il est membre du Comité de rédaction de la *Tradition*, rédacteur à la revue fédéraliste *la Terre de France*. Depuis 1891, il

donne dans la *Tradition*, les *Chansons populaires du Quercy*.

M. Froment a publié : *Pensées d'un homme de treize ans* (petit in-8 carré, S. I., 1890, publication de luxe, tirée seulement à 45 exemplaires, non mise dans le commerce). La seconde édition de cette curieuse et documentaire œuvre d'adolescence a paru récemment (in-32, Paris, Lechevalier, 2 fr.) Elle est depuis longtemps épuisée : *un Génie méconnu : Numa Boudet* (Société libre d'Édition des Gens de Lettres, 1899), œuvre noble d'inspiration et de forme, où l'auteur a révélé un grand poète et penseur caorsinois, à la fois inconnu des lettrés comme de la foule et méconnu de ceux qui l'entourèrent.

Son service militaire en 1895-96 et, à la suite, l'absorption de son temps par des secrétariats de journaux, puis la direction effective de *La Tradition*, depuis janvier 1900, ne lui ont pas permis jusqu'ici de donner des volumes.

En dehors de la direction matérielle de *La Tradition*, dont il a augmenté encore l'intérêt et l'importance, il y écrit la si considérable *Critique bibliographique* qui à elle seule suffirait à la tâche d'un homme. De même qu'auparavant dans le *Réformiste*, la critique de M. de Beaurepaire-Froment est remarquée par son information, son érudition, et sa netteté, en même temps que sa loyauté, ce qui fait dire que *La Tradition* est une des rares revues où l'on trouve de la critique.

Il a en préparation : *Pieds-Terreux du Quercy*, études ; *Les Souvenirs de mon Oncle* ; la *Bataille de Fontenoy*, un point d'histoire fixé ; *Bibliographie du*

*Quercy ; Chants populaires du Quercy ; Contes du Quercy ; Légendes du Quercy ; Coutumes, traditions, superstitions du Quercy ; Chants de Danses Quercynaises ; Légendes et Croyances du Large*<sup>18</sup>.

Il est membre-fondateur de la fédéraliste *Escolo Moundino* de Toulouse et de la Fédération régionaliste française (1900).

M. de Beaurepaire-Froment et un des plus jeunes littérateurs ayant quelque notoriété. En 1892, à Paris, il fut un des organisateurs de ce précurseur et curieux Comité Fédéraliste qui siégeait au Café *Voltaire*. Il a contribué à répandre l'idée décentralisatrice et fédéraliste : c'est-à-dire, vouloir, dans une seule France toujours, des provinces ayant chacune leur autonomie, unies par le lien fédératif. Il a donné dans la *Terre de France* de remarquables articles de polémique fédéraliste et de sérieuses études de fond, telles que : *Les Paysans, le Canal des Deux-Mers, Léon Cladel*, critique très complète et de haute valeur sur cet écrivain. Un *Livre Antisémite*, magistrale critique du livre de Gourgeot *Les Juifs en Algérie*. Sous son nom, ou sous le pseudonyme de *Pierrè dé Sent-Xan*, il a publié en langue d'oc, dans le *Gril*, des articles et différentes pièces, et une série de *Bounos Historios*, qui se continue.

Il a publié aussi : *Carnet de Pierre de Saint-Jean (Terre de France), La Surtaxe de Pavillon, la Question monétaire, L'Education populaire (in L'Abeille des Vosges), Dictionnaire étymologique de*

---

<sup>18</sup> Que de livres en préparation qui ne virent jamais le jour. Les manuscrits ont-ils été jetés à la poubelle après sa mort ?

*la Langue gasconne (in La Terro d'Oc), Pierre Puget, La mort d'Alcée Durrieux (in Le National), L'origine de Bonaparte, La fête de la pentecôte à Moissac, Les Battaisons en Caorsin, (in la Vie moderne), La race de Balzac (in La revue hebdomadaire).*

Dans *La Terre de France* il publia des portraits de félibres et des articles de polémique fédéraliste. Il a donné dans *Le National* une série de *Méridionaux décentralisateurs*. Il a donné dans les premiers fascicules du *Dictionnaires des hommes du Midi*, des biographies qui constituent des travaux remarquables au point de vue de l'écriture, de la critique et de la documentation.

M. de Beaurepaire-Froment finira par donner prochainement *Le 71<sup>ème</sup> Traingloux*, étude de mœurs militaires, écrite au jour le jour en 1895-96, mais qu'il fallait trouver le temps de reprendre et de réviser.

M. de Beaurepaire-Froment s'annonce comme un écrivain vigoureux et original, et, ce qui ne gêne rien, comme un traditionniste des plus consciencieux. »

A Moissac Beaurepaire-Froment s'est d'abord plongé dans les écrits de Lagrèze-Fossat, ce qui lui vaudra sa seule apparition dans le Bulletin de la Société archéologique du Tarn-et-Garonne. Il n'était pas très conformiste.

Le mardi 17 décembre 1912, dans sa rubrique du **Midi socialiste** il émet un vœu qui ne pouvait pas être très populaire dans sa ville à propos d'un article

sur Uxellodunum, cité qui, bien plus tard, occupera aussi Armand Viré :

*« A l'époque des « longs espoirs et des vastes pensées », je souhaitais, en un rêve vague, de pouvoir faire ériger quelque jour par mon ami Emile Bourdelle ou par mon camarade d'enfance André Abbal, un monument gigantesque sur la colline de Montauriol, qui domine Moissac. Il eut remplacé la croix de pierre, signe périmé, et la Vierge qui la joute, sculptée précisément par le grand-père d'Abbal : la statue n'est pas une œuvre d'art, elle a seulement quelque mérite à avoir été exécutée par un simple tailleur de pierre. Ce monument eût été consacré aux ultimes défenseurs de la Gaule, à nos ancêtres du Caorsins qui furent les derniers à résister indomptablement à César. Du sommet de cette colline, dernier contrefort du Massif Central, le monument se fut dressé sur une grande partie de l'Occitanie, devant un immense déroulement de plaines et de collines jusqu'aux neigeuses Pyrénées de l'horizon du Sud. Cette glorification de la défense celtique m'est une idée chère. Je crois que ce n'est pas sur la colline de Moissac qu'elle aura lieu, ce sera sur un théâtre plus restreint et dans des proportions moins colossales mais l'essentiel c'est qu'elle se réalise. On a projeté d'élever le monument aux défenseurs de la Celtique sur l'oppidum même où ils résistèrent : ce sera toujours dans le Caorsin, à Uxellodunum. C'est mon vieil ami, le maître statuaire Jean Bailler qui est chargé du Monument, et il est fort capable d'en faire une œuvre magnifique. »*

Un vieil ami ? Beaurepaire-Froment a trouvé des amis dans toute l'Occitanie mais dire « vieil » n'est-ce pas exagéré pour un homme qui est mort à 42 ans ? Ayant débuté ses écrits à 13 ans il a commencé à vivre très jeune... A cet âge là, suite à une déception amoureuse dont il ne se relèvera pas (ou mal), il a fugué loin de Moissac et a écrit un livre surprenant sur ses treize ans.

En 1923, Charles Tardien reviendra sur ce livre dont il fera un très long éloge<sup>19</sup>. Pour rappeler qu'il ne s'agit pas d'un subterfuge :

*« Tous ceux qui ont connu l'auteur, Froment de Beaurepaire, son grand caractère, sa sincérité passionnée, son âme à la fois candide et désabusée, la haute idée qu'il se faisait du rôle de l'écrivain et du penseur, sa vie ascétique et toute vouée au labeur intellectuel, sa dignité et son intransigeante fierté, savent que n'entre dans son cas aucun subterfuge, aucune habileté, aucune manœuvre de stratégie littéraire. Froment de Beaurepaire est mort à quarante-cinq ans<sup>20</sup>, pendant la guerre, presque seul et volontairement sans amis, dans un modeste logis du quai de l'Hôtel-de-Ville, tout encombré par les paperasses et les bouquins. Il avait voué sa vie aux recherches traditionnistes et rédigeait tout seul la revue du traditionnisme. »*

De Beaurepaire-Froment était attentif aux gloires locales... surtout quand elles avaient des

---

<sup>19</sup> Un Vauvenargues de treize ans, La revue hebdomadaire

<sup>20</sup> En fait 42 ans comme je viens de l'indiquer.

préoccupations sociales. Dans le **Midi socialiste** du mercredi 26 avril 1911, il fait l'éloge de cet autre médecin, André Chanet :

« Dans la liste des *Personnages appartenant au territoire qui forme le département de Tarn-et-Garonne*, qui figure dans le livre d'or du *Centenaire du département de Tarn-et-Garonne* publié par la *Société Ingres*, je n'ai pu que citer le nom d'André Chanet. La liste occupe cinquante pages grand in-4°; elle contient quinze cents noms environ, on comprend que cela représente des recherches colossales. Sur *la plupart* des personnages cités, j'aurais pu donner un volume, cela aurait formé une bibliothèque : il ne pouvait s'agir d'une encyclopédie biographique, il fallait se borner, s'en tenir à une sorte de simple énumération, encore celle-ci est telle immense.

André Chanet naquit aux colonies, d'une famille de Valence d'Agénois, mais il vint de bonne heure dans cette ville où il passa son enfance et sa jeunesse.

Chanet était poète. En 1868, il publia, chez Grollier, à Paris, un volume de vers, *Les Haltes*, sous l'anagramme André Chaten. Le livre fut réimprimé, en 1875, chez Casimir Pont, cette fois sous le nom d'André Chanet. Au recueil primitif l'auteur ajouta une partie inspirée par la guerre de 1870.

*Les Haltes* parurent préfacées par Alexandre Piédaguel. Celui-ci, s'adressant au poète, écrivait :

« Du fond de votre agreste solitude de Moussur-en-Quercy, vous voyez les choses en artiste, et les prenez de haut avec le grand public. Consommateur gourmet, ne laissant arriver jusqu'à vous que la fleur

des pois des choses de l'esprit, vous désirez en user de même à l'égard de vos amis parisiens, et ne leur offrir que le dessus de votre panier. Vous n'avez peut-être pas tort, s'il est vrai comme vous l'affirmiez souvent l'automne dernier, qu'il n'y a en France, pour les vers, que cinq cents lecteurs, - deux cents de plus qu'on ne comptait aux Thermopyles de combattants, ces dévoués qui les égalent à peine en héroïsme ! »

En effet, André Chanet ne flagornait point le public, ne s'efforçait pas à la renommée, et il n'avait pas la prétention d'être un grand poète. Toutefois, il n'est nullement dédaignable, il fait partie des *poetae minores*, - dans un rang fort honorable. Il est de ces poètes qui méritent de n'être pas oubliés. Seulement, en raison du chiffre formidable et croissant des écrivains, ils ne peuvent trouver place parmi les poètes nationaux connus de la France entière. Mais il est possible à chaque province, et c'est en même temps un devoir pour elle, de garder pieusement le souvenir de ceux de ses enfants qui sont dignes d'être connus et honorés. Je ne crois pas que sa province natale conserve comme il convient la remembrance d'André Chenet.

Il appartient à l'Agenois. Il était d'une ville sur les confins de cette province et dont le territoire jouxte le Caorsin, mais André Chanet est exactement de l'Agenois. S'il avait une propriété à Moussur-en-Caorsin, il n'en n'était pas moins de Valence d'Agenois et d'ailleurs il possédait aux portes de la villette une propriété, Maliverne, dont il est question dans ses œuvres.

Poète, André Chanet le fut incontestablement. Il baste pour le prouver de citer ce fragment de *Petites Tombes*, dont le premier vers est merveilleux :

Quand les enfants s'en vont dans leurs bières légères,  
Emportant avec eux les âmes de leurs mères,  
Des hommes osent dire : « ils sont aimés des dieux. »  
Et d'autres, plus cruels : « ils sont mûrs pour les cieus. »  
Qui donc les aimait mieux que celle qui les pleure,  
Qui folle maintenant, rôde dans sa demeure,  
Et du petit berceau, vide du cher absent,  
Mord en niant le ciel, les draps tachés de sang ?...

Et l'on pourrait citer d'autres pièces excellentes : *La Maison déserte*, *Matinée de Printemps*, *Le Calme après l'Orage*, *Les Sirènes*, *Les Trois Epoques* ; *Res Sacra Miser*, dont sont extraits les énergiques vers suivants :

Certes, le mal est grand, mais les causes maudites  
- L'ignorance et la faim, - pourquoi donc hypocrites,  
N'en parlez-vous jamais ? En quel temps, en quel lieu,  
Avez-vous fait leur part, selon la loi de Dieu,  
Aux pauvres, aux souffrants, à l'enfant, à la femme,  
Aux frissons de la chaleur, aux misères de l'âme ?  
Si, du moins, le salaire acquittait travail !  
Mais non ! L'homme, à vos yeux, vaut moins que le bétail.  
Vous ne marchandez point la crèche et la litière,  
Mais la huche est sans pain dans la froide chaumière.

Je voudrais encore pouvoir donner les beaux vers libertaires de *La Halte*, les vers charmants *A Emile et à Tony* ; je rappelle simplement *Le Dogme*, *La Liberté*, *Impression d'art*, *Le Rêve*, *Dispersion*, *Sous Bois*, *Boutade*, *Aubade*, *Poètes et Penseurs*, *Qu'importe à l'onde*, *Vampirisme littéraire*.

André Chanet mourut à Paris où il s'était fixé. Mais il fut un fidèle du pays natal, il avait du bonheur à y revenir, et l'amour du terroir patrial l'a inspiré heureusement dans *Souvenirs et Regrets* :

Oui, je te hais, Paris, ô caserne, ô prison !  
Aux longs jours de l'été, comme un oiseau sauvage,  
J'ensanglante mon aile aux barreaux de ta cage,  
J'ai soif d'air, j'ai besoin d'un plus large horizon,  
Que le fort de Vincennes et le lac de Boulogne...  
Quelques arpents de terre, un enclos de verdure,  
Des ceps aux bras noueux où pend la grappe mûre,  
Les ormeaux du courtil où l'oiseau familier,  
Vient payer par des chants son toit hospitalier,  
Des bruits harmonieux coupés de longs silences,  
Des fleurs, des fruits, voilà toutes ses redevances.  
Elle est sans revenus, mais non pas sans bonheur !  
C'est là qu'est mon regret, car c'est là qu'est mon cœur...  
Foyers, foyers bénis, mon espoir et ma peine,  
Vous êtes tout pour moi, vous à qui tout m'enchaîne,  
Vous qui, trompant les maux d'un présent délaissé,  
Egayer l'avenir par les chants du passé.  
Doux passé ! C'est en vain que le temps vous dévore,  
Vous vivrez à jamais sur ma lèvre sonore ;  
Vous ne vieillirez pas, je garde toujours  
Vivants vos souvenirs et fraîches vos amours !  
Et si le sort permet que d'un ciel gris et terne,  
Fuyant pour te revoir, maison de Maliverne,  
Le soleil impuissant dans la brume engourdi,  
Je réchauffe mon âme aux feux de ton Midi,  
A genoux sur ton seuil j'y puiserai la vie  
Et j'y retrouverai la voix qu'on m'a ravie.  
La voix que tu connais et que n'a pu changer  
L'exil, le long exil aux toits de l'étranger.

Comme je l'ai dit plus haut, je ne cuide pas que le pays natal garde le souvenir d'André Chanet ; on voit

cependant qu'il en est digne. Sauf abusion de ma part, je ne crois pas que, même une rue de Valence d'Aginois porte le nom d'André Chanet ; on pourrait, *au moins* faire cela. »

Cher lecteur, je voulais en rester là pour Beaurepaire-Froment mais une question me ronge, sa mort à 42 ans. Charles Tardieu dit qu'il est décédé pendant la guerre donc ce n'est pas « à la guerre » et « sans amis ». En conséquence je pense à un suicide aux multiples causes : les hostilités avec l'Allemagne mais aussi ce court texte qu'il publie dans son journal La Tradition (que peut-être la guerre rend futile) :

« Le 3 mars 1914, M. Henry Lapauze a été élu président de la Société Ingres qui groupe à Paris les originaires du Tarn-et Garonne. A l'instant même de la nomination de Lapauze, M. Jean Dayros, secrétaire général de la Société Ingres, a reçu de notre Directeur la lettre suivante, dont tout le monde a saisi la portée. Cette lettre a été reproduite dans le n° du 11 mars du Midi Socialiste, quotidien de Toulouse.

« Mon cher secrétaire général

Je vous adresse ma démission, je ne dis pas de membre du Comité, mais de la Société Ingres, l'une entraînant naturellement l'autre. Je vous prie de bien vouloir faire part de ma décision à l'Assemblée générale.

Agréez, mon cher secrétaire général, mes amicales salutations. De Beaurepaire-Froment. » »

Pourquoi, lui qui a tant fait pour la Société Ingres, décide-t-il de démissionner quand Lapauze en devient le président ?

Il faut s'en référer à ce que dit Marcel Séméziès<sup>21</sup> :

« 169 — *Le monument Pouvillon et l'inauguration du Musée Ingres*

*[...] La fête enfin fixée au 3 octobre [1913] devait primitivement être uniquement en l'honneur de Pouvillon, mais sous l'influence d'Henry Lapauze<sup>22</sup> on y joignit l'inauguration du musée Ingres, dont la nouvelle installation venait d'être terminée et l'accessoire finit par dévorer le principal. C'est ici l'occasion de présenter le personnage d'Henry Lapauze. Ce Lapauze était un petit commis des Postes de Montauban, fils de gens très humbles, presque des paysans. Intelligent, audacieux, sans scrupules, dévoré d'ambition. Lapauze osa tout et tenta tout pour se pousser. Petit homme noir, vif comme poudre, aux yeux ardents, il fit la conquête d'une veuve riche, plus âgée que lui et l'épousa pour sa fortune. Aussitôt il donna sa démission, se transporta à Paris, intrigua à droite, à gauche, réussit à se faire admettre au **Gaulois** comme rédacteur de faits divers puis de la chronique d'art. Il ignorait tout de l'art mais il était très intelligent, il travailla un peu, acquit une teinture superficielle en*

---

21 Dans *Mémoires de ma Vie et de mon Temps* de Marcel Séméziès, dont une partie a été publiée par l'Académie de Montauban nous trouvons en pages 187-192, un portrait d'Henry Lapauze.

22 Charles Lapauze dit Henry (1867-1925) était fils d'un menuisier en fauteuils.

*peinture et, comme beaucoup de Montalbanais, eut l'idée géniale d'exploiter Ingres. Il obtint de la Municipalité la permission d'étudier Ingres dans les archives du Musée où il trouva des lettres, des notes, des documents de toutes sortes, et surtout des milliers de, car Ingres avait légué à la ville de Montau-ban ses collections. Tout cela était dans le plus grand désordre, non catalogué, et Lapauze put y puiser à son gré.*

*Avec l'aide de son journal, il lança un livre sur Ingres qui, bien présenté, eut un gros succès et classa Lapauze comme critique d'art. Habile à battre le fer chaud, ne doutant de rien, il organisa aussitôt à Paris une exposition Ingres dont la ville de Montauban fournit le plus gros appoint, Lapauze ayant promis à la ville une part de la recette en échange du prêt des tableaux. Il envoya au Musée, en effet, 20 000 francs.*

*Devenu à la mode, sachant admirablement se mettre en valeur, osant tout, Lapauze divorça, lâcha la veuve innocente dont la fortune lui avait ouvert la voie et épousa civilement une femme de lettres connue du tout Paris, extrêmement riche, toute puissante par les nombreux amants qu'elle avait eus dans le monde politique, Mme Daniel Lesueur<sup>23</sup>. Elle acheva de faire de son mari un grand personnage, d'abord en le faisant envoyer en mission en Russie, puis en le faisant nommer conservateur d'un Musée et enfin Directeur du Petit-Palais après l'Exposition*

---

<sup>23</sup> Daniel Lesueur, pseudonyme de Jeanne Loiseau (1860-1920), avait publié quelques ouvrages comme Nietzscheenne et fait jouer au théâtre Le Masque d'amour (1904)

*de 1900, dans laquelle Lapauze se créa personnellement une énorme fortune en spéculant sur les terrains de l'Exposition. Il y eut là des affaires très louches, qui auraient dû les faire arrêter, mais il s'en tira grâce aux relations de sa femme et sortit de là multimillionnaire et officier de la Légion d'Honneur.*

*Il est encore aujourd'hui un des personnages les plus considérables de la République, toujours très puissant. Un type curieux d'audacieux aventurier et de haut bandit moderne. Il est resté vulgaire, commun, mal élevé, mais on lui passe tout, il sait tout faire accepter. On le tient pour ce qu'il vaut mais on le craint, le sachant capable de tout. En fin de compte il faut lui pardonner beaucoup, car s'il a fait une fortune et une réputation par tous les moyens il a exalté la gloire d'Ingres, l'a remis sur le pinacle et a permis au Musée de Montauban de devenir un des plus intéressants Musées de province.*

*Avec les 20 000 francs fournis par Lapauze<sup>24</sup>, la Commission de Beaux-arts commença à restaurer et à organiser le Musée. Je faisais partie de cette Commission depuis 1885. A la séparation de l'Église et de l'Etat, la Municipalité s'installa dans le Palais Épiscopal devenu vacant et abandonna tout l'ancien Hôtel de Ville au Musée. Nous organisâmes et*

---

<sup>24</sup> Rappelons que Lapauze a offert au Musée sa grille monumentale en fer forgé. Après la mort de Daniel Lesueur, il a légué sa collection au Musée en souhaitant qu'une de ses salles porte le nom de son épouse. (800 auteurs. p. 190.) Le rôle de Lapauze a été solennellement rappelé en 1967-1968, lors de l'exposition Ingres du Petit Palais. (Voir Catalogue de cette exposition. Préface d'Adeline Cacan.).

décorâmes des salles nouvelles dans lesquelles furent installés tous les dessins d'Ingres trouvés dans ses cartons, bien encadrés, bien à jour, et l'on peut ainsi suivre sur ces dessins toute la laborieuse préparation des tableaux du grand peintre. Ce long travail auquel je pris moi-même une grande part avec le conservateur Achille Bouïs mort en 1914, M. Gustave Cambon mort en 1917, le peintre Henri Marre, le maire Charles Capéran et le Commandant Py, conseiller municipal, fut achevé en 1913, et Lapauze, désireux de parader et de jouer le grand premier rôle, obtint de la municipalité l'inauguration de ces salles nouvelles au même jour que la consécration du monument Pouvillon. Il se faisait fort d'amener le Ministre des Beaux-arts. M. Léon Bérard, et il l'amena en effet avec un lot de grandes personnalités. Une bonne part de l'éclat de ces fêtes lui revint donc justement, mais il chercha trop à éclipser Pouvillon pour mettre au premier plan Ingres et Lapauze.

Le 2 octobre au soir, il y eut au Théâtre une première solennité dédiée à Pouvillon et à laquelle Lapauze affecta de ne pas paraître, engageant ostensiblement tous les Parisiens venus avec lui à n'y point venir. Seuls M. Léon Bérard, M. Pierre de Courcelles, Président de la Société des Auteurs Dramatiques et M. Georges Lecomte, président de la Société des Gens de Lettres y assistèrent dans la loge du Préfet. Gabriel Laforgue, au nom de l'Académie de Montauban et François Tresserre, au nom des Jeux Floraux de Toulouse, firent chacun un discours,

*parlant à peu près 20 minutes chacun. J'avais la grosse part et je parlai moi-même environ 75 minutes, peut-être même un peu plus. Je sentis que j'avais plu : les applaudissements ne signifient rien, ils sont de pure forme, on comprend le succès d'une harangue à une sorte de rumeur qui se fait ensuite dans l'auditoire et aussi à la façon dont on est écouté. Tresserre était descendu chez moi, bien entendu, et j'avais reçu aussi l'autre délégué des Jeux Floraux, Gabriel Depeyre, le beau-frère de Jean de Marigny, homme horriblement myope, extrêmement laid, mais original et très lettré. J'avais encore chez moi François de Villeméjane qui venant d'être nommé au commandement de la division de Montauban, arrivait à peine et n'avait pas pris pied dans un hôtel.*

*Le lendemain matin, dimanche 3, une deuxième solennité eut lieu de nouveau au Théâtre, mais cette fois absolument bondé par les soins de Lapauze, car c'était sa cérémonie à lui, celle d'Ingres. Le ministre Bérard prononça sur Ingres un discours sobre et fin, du meilleur ton et du meilleur goût. Après quoi, Lapauze parla longuement avec emphase, avec un feu violent, un peu d'Ingres et beaucoup de lui. Il fut emporté, excessif, trivial et vulgaire, flatta bassement le peuple souverain tout en exaltant les artistes, ce qui valut à sa médiocre harangue le plus vif succès. Ce diable d'homme savait prendre la foule. Après quoi on se rendit en cortège au Musée où le Sénateur-Maire Capéran souhaita la bienvenue à ses illustres hôtes avec beaucoup de bonne grâce et de facilité. Ce Capéran, fin et*

aimable, est très intelligent et possède un don merveilleux d'intuition. On visita les salles sous la conduite de Lapauze qui semblait le maître de tout et de tous, mettait tout le monde dans sa poche et reçut les plus chaudes félicitations pour l'excellent aménagement de son musée. Quant aux vrais organisateurs, Bouïs, Gustave Cambon, Henri Marre et moi, nous étions perdus dans la foule et il ne fut pas dit un mot de nous. C'est la vie. Vers les 3 heures de l'après-midi, on se retrouva au jardin public devant le monument de Pouvillon qui fut solennellement dévoilé et brièvement salué par le Sénateur-Maire. Césette et ses moutons apparurent sur la stèle au dessus de la fontaine sous l'ombre d'un grand arbre. Le monument est maigre mais l'emplacement est heureux. Le ministre Bérard parla sur Pouvillon avec autant de tact et d'élégance que le matin, Mademoiselle Cécile Sorel, de la Comédie-Française, récita, d'une voix langoureuse et trop étudiée, deux sonnets de Pouvillon, sur quoi M. Georges Lecomte, Président de la Société des Gens de Lettres, commença son discours par un compliment pommadé à la comédienne « vous avez dit ces vers, mademoiselle, avec autant de talent que si vous n'aviez pas de beauté et autant de beauté que si vous n'aviez pas de talent... ». M. Pierre de Courcelles, Président de la Société des Auteurs Dramatiques, parla ensuite et analysa **Les Antibel** et **Le Roi de Rome**. M. Huc, Directeur de la Dépêche termina par un discours aigre et tendancieux, qui fut peu goûté ; la fielleuse politique démocratique y transpirait et l'auteur s'efforça de

*revendiquer le doux Pouvillon comme un farouche Socialiste lui appartenant. Tout le monde était gêné, on sentait le mensonge, et ce fut une éclatante fausse note. Les Henri Pouvillon, les Étienne et Pierre<sup>25</sup> furent mécontents et presque irrités<sup>3</sup>.*

*Le soir enfin il y eut un banquet de 200 couverts offert par la Municipalité dans la grande salle de l'usine Souleil louée à cet effet. Une musique militaire était installée sur la terrasse. Je me trouvais placé entre Tresserre et le violoniste Viondot, qui avait joué le matin sur le violon d'Ingres. Les discours sévirent à nouveau. Capéran dit quelques mots habiles. Le Préfet Chardon lut piteusement un discours macaronique louant tout le monde. Le ministre Bérard sut dire des choses nouvelles en renouvelant son salut à Ingres et à Pouvillon. Le Sénateur Georges Leygues, ancien ministre, parla à son tour du peintre et du romancier avec une abondante et facile éloquence. Le dernier mot fut au député socialiste Marcel Sembat qui, dans une langue nerveuse et chaude, dit des choses spirituelles, fines et charmantes et blagua gentiment le ministre des Beaux-arts tout en le couvrant de fleurs. Je trouvai Sembat le meilleur des orateurs de ces deux journées, et de beaucoup le meilleur. Il avait une intelligence vive, un talent original et un esprit de tous les diables. Il resta pour moi le plus marquant souvenir de l'événement. Comme il convient, la fête se termina par un feu*

---

<sup>25</sup> Les trois fils d'Emile Pouvillon

*d'artifice sur les Allées de Mortarieu, ce sont les deux plaisirs indispensables au peuple, et ses prétendus dirigeants, en réalité ses valets élus, n'auraient eu garde d'y manquer. »*

Séméziès, homme très à droite, pouvait en même temps dénoncer Henry Lapauze et rendre hommage à l'ami de ce dernier le député socialiste Marcel Sembat, car il ne fut jamais un sectaire. Mais visiblement il ne savait pas tout au sujet des rapports entre Ingres et Lapauze car avant lui, le jeune Momméja avait passé des mois et des mois à établir un catalogue des dessins d'Ingres, catalogue que Beaurepaire-Froment en personne remit dans un ministère en vue de sa publication, publication qui a eu lieu bien après.

La commande faite à Momméja date de 1885 et la publication de 1901, Catalogue des dessins d'Ingres Bulloz, avec une préface Henry Roujon et l'auteur du texte est Lapauze qui, en 1910, publie le roman d'amour de M. Ingres et un autre livre sur l'artiste en 1911 au moment de l'expédition dont Lapauze apparaît comme le maître du catalogue.

Le 19 avril 1911, dans Le Midi socialiste, Beaurepaire-Froment écrira un bel article sur Ingres à l'occasion de l'expo parisienne et il se gardera bien d'évoquer le rôle de Lapauze mettant plutôt en valeur Léon Bonnat et Boyer d'Agen dont il évoque le livre de correspondances d'Ingres. Il écrit : *« C'est un peu grâce à moi que Boyer a pu arriver à obtenir cette correspondance qui lui a permis d'achever de faire*

*connaitre mon illustre compatriote Dominique Ingres. »*

Henry Lapauze est un des symboles que j'ai étudié qui, passant du radicalisme au fascisme<sup>26</sup>, annonce comment meurt une république. Responsable d'un journal national culturel, *La Renaissance des Arts et lettres*, il était l'antithèse de Beaurepaire Froment : l'un habitué des couloirs du pouvoir et l'autre habitué des avenues de l'honnêteté.

Voici ce que dit Lapauze dans un article : *Jean Briant, paysagiste* <sup>27</sup> (1760-1799), *Maître d'Ingres et le paysage dans l'œuvre d'Ingres*, quand il évoque un livre de Momméja et celui de Boyer d'Agen :

*« Ingres, par Jules Momméja (collection des Grands Artistes), p. 19-20. Il faut souhaiter qu'une nouvelle édition de ce petit livre fasse disparaître ces lapsus qui troubleraient les futurs biographes d'Ingres on l'a bien vu quand M. Boyer d'Agen a publié Ingres d'après une correspondance inédite, où il a accumulé, comme à plaisir, les erreurs de ses devanciers et les siennes propres, rendant ainsi son livre non seulement inutile, mais nuisible. »*

Comment ce livre peut-il être nuisible quand l'essentiel consiste à publier des lettres d'Ingres ? Il est plus tendre avec Momméja :

---

<sup>26</sup> *Ecrits sur l'art et sur la vie*, Editions La Brochure, 2007, reprend beaucoup d'articles d'Henry Lapauze dont les derniers où il se présente comme admirateur des fascistes de 1922.

<sup>27</sup> Revue de l'Art ancien, 1913

*« Mon ami, M. Jules Momméja, ne se contente pas de lui enlever [au paysagiste Brillant] son plus beau titre de gloire, qui est d'avoir eu Ingres pour élève, il lui conteste tout droit à la gratitude des Toulousains dans le sauvetage de leurs œuvres d'art et, du même coup, il prend en défaut Ingres lui-même.*

*Les souvenirs d'Ingres ne le servaient pas bien sans doute, car celui auquel on est redevable du sauvetage d'une faible part des richesses artistiques de Toulouse est, sans contestation possible, François Bertrand, professeur de peinture à l'Académie des arts, etc. Il ne reste plus de souvenirs de ce Briant, mauvais paysagiste de l'école de Valenciennes, auquel Ingres attribuait rétrospectivement l'espèce d'antipathie qu'il professa toujours pour le paysage, assurait-il<sup>28</sup>.*

*Voilà qui est formel ceux-là qui s'inclinent devant les souvenirs d'Ingres font de Briant un émule de Valenciennes, ce qui ne veut pas être un compliment, à beaucoup près. M. Momméja le rejette purement et simplement, à tous les points de vue. Nous allons voir que ni les uns ni les autres n'ont eu raison de traiter Briant à la légère et qu'Ingres restait dans la vérité en rendant hommage à ce troisième maître, comme aux deux autres, de ses études toulousaines. »*

Est-ce à cause de la promotion de Lapauze à la *Société Ingres* que Beaurepaire-Froment meurt huit mois après ? Je finirai par le savoir.

---

<sup>28</sup> La jeunesse d'Ingres Gazette des Beaux-Arts, 1er août 1898 p. 103-104

Dans le journal de Lapauze où il n'est jamais question de Momméja, Foissac ou Beaurepaire-Froment, il y a cependant cette note juste un avant sa mort : « *L'heure ne serait plus aux débats, mais à l'action ! Ah ! très bien ! Et si Poincaré meurt ? Et si Barthou se tue ? Se tue ? Qu'allez-vous supposer là ? Ma foi, il y des gens qui préfèrent, en cas de revers, aller pleurer dans le gilet du vainqueur ; mais, il y en a d'autres qui préféreraient se faire sauter la cervelle comme Beaurepaire.* »<sup>29</sup>

En attendant voici un ami d'enfance de Beaurepaire-Froment, le cas d'André Abbal.

---

<sup>29</sup> Revue La Renaissance n° 1.

## **André Abbal** **(Montech 1876 – Carbonne 1953)**

Que vient faire ici ce natif de Montech (82) qui est mort à Carbonne (31) ?

Le seul fait d'avoir créé le buste de Delthil suffit comme justification surtout si on sait que l'année avant, Moissac a inauguré le monument aux morts dont il est aussi le sculpteur. De plus si Jules Momméja n'a pas son nom sur une rue de la ville, Abbal oui<sup>30</sup>.

En fait Paul de Beaurepaire-Froment nous a donné la vraie raison de ce détour par un artiste sans égal : il passa par le collège de la ville et comme on le verra dans l'article qui va suivre l'homme était fier de se présenter comme fils et petit-fils de tailleurs de pierre de Moissac.

Il a étudié à l'École supérieure des beaux-arts de Toulouse puis est admis à l'École des beaux-arts de Paris dans les ateliers d'Alexandre Falguière et d'Antonin Mercié.

En 1966 Waldemar Georges<sup>31</sup>, a rappelé le combat d'Abbal mais surtout en 1972, un musée André Abbal a ouvert là où l'artiste travaillait. Et un musée est un bon point de repère pour faire vivre la mémoire de

---

<sup>30</sup> Dictionnaires des noms de rues de Moissac

<sup>31</sup> Un maître de la sculpture en taille directe, Toulouse, Editions Privat, 1966, 85 p.

l'artiste. Rose Fernandes a réalisé, sur le sculpteur, une thèse de doctorat en Histoire de l'art sous la direction de Luce Barlangue, soutenue le 02-12-2011.

Voici un document qui concerne Abbal au moment où il prend sa part à la création du monument aux morts de Toulouse. On retrouve la revue *Comoedia* qui n'oublie jamais les Moissagais. Quelques mots peuvent avoir été mal copiés à cause de la mauvaise qualité du journal.

**« Chez un maître de la taille directe  
le sculpteur André Abbal<sup>32</sup>**

*Il sculpte à coups vigoureux et précis la pierre de l'Arc de Triomphe aux morts de la Haute-Garonne qui s'élève au seuil de la région de Toulouse, dite des Jardins. Ces blocs énormes de grès grisâtre, que nous vîmes hisser, un à un, et sculpter en une masse d'abord puissante et fruste, s'harmonisent aujourd'hui en un tout de bel équilibre qu'éclaire et vivifie la fouille du ciseau. Entouré d'échafaudages, le monument se couvre de figures.*

*Une trinité de sculpteurs se le partage sous la direction d'un architecte. Et cela rappelle la formule médiévale collective d'où sortirent les cathédrales. L'Arc de Triomphe toulousain est dû au maître d'œuvre Jaussely et ce sont les sculpteurs Abbal, Moncassin et Raynaud qui en ont conçu les bas reliefs commémoratifs.*

*Des trois sculpteurs il en est un qui ne cède les travaux de pratique à nul ouvrier. Il en est un qu'on*

---

<sup>32</sup> Comoedia 22 août 1927

*voit, dès l'aurore, silhouette blanche, au feutre rabattu, travailler du ciseau la dure pierre, d'un rythme allègre. Seul causant avec lui-même, sur son échafaudage aérien, il vit une vie de pensée ardente et d'enfantement patient, au milieu d'un peuple naissant de soldats casqués, dans un silencieux tumulte d'armes. Celui-là est André Abbal.*

*Son nom réveille le souvenir d'une croisade. Abbal est le croisé de la taille directe. Paris a vu cette bataille qui ne fut ni gagnée ni perdue. Elle dressait, en face de nos modeleurs modernes qui cèdent la maquette de glaise au praticien pour la traduire en pierre ou en marbre, ce tenant de la sculpture intégrale qui réalise de ses mains la statue définitive. Ce gothique rejette l'ébauchoir : il revendique le marteau et le ciseau, le corps à corps avec la pierre. Il ne veut point que la sculpture ne soit que facilité, rêverie d'atelier et molle caresse à la terre humide. Il la conçoit comme un combat et la veut pratiquer, le fer à la main.*

*C'est tout cela qui nous revint en mémoire, lorsque nous vîmes, un matin, cet homme blanc qui, là-haut, tapait en sifflant sur le fronton de l'Arc de Triomphe déjà couvert de beaux dessins aux traits fermés et aux ombres vivantes. La hantise d'une visite à ce paladin devenu ermite fut si forte, qu'un jour, par la porte entr'ouverte de l'enclos des planches, nous sommes entrés. Les échelles successives à monter pour l'atteindre, allongeaient une perspective aérienne impressionnante. Mais quoi, le grand art, c'est dans les hauteurs qu'on le trouve.*

*André Abbal, sous les cheveux gris de la cinquantaine a un visage d'une ingénuité merveilleuse. Des yeux jeunes, doux, où la franchise et la spontanéité du cœur s'expriment en clarté. Une voix légère et souple du Midi. Une gesticulation vive. L'homme est large d'épaules et taillé pour la lutte qu'il requiert. Son œuvre ébauchée fait saillie, sous le soleil de onze heures. Il nous regarde la regarder : C'est l'Artillerie et l'Aviation que j'ai charge de commémorer... ça sort à peine... faisant moi-même, je dois ébaucher l'ensemble, et, là, d'après le dessin et, selon la pierre qui a son mot à dire, je ferai grouiller des poilus...*

*- Ce sera dur, si l'on en juge par ça...*

*Il y a un ciseau cassé sur les planches... L'artiste se frotte les mains :*

*- Parfait... parfait... Le grès se défend... Parfait... On l'aura tout de même.*

*Il allume une cigarette. Il est rouge d'un long effort et ses paumes sont encore empreintes des formes de l'outil. Mais il fait un geste indifférent :*

*- Le bas-relief, ce n'est rien... C'est quand on tape, en tournant autour d'un bloc, le pic à la main, pour dégrossir que les muscles jouent.*

*- La taille directe élimine donc les faibles ?*

*- Qu'ils fassent de la statuette...*

*Ces mots prennent un accent bien spécial dans la bouche de ce père d'une nombreuse famille granitique, forte et gracieuse, grandes figures de printemps, têtes aux profondes inscriptions psychologiques, faunes rieurs, génies luttant ou jeteurs de boules, paysannes largement équarries,*

*faunesses aux lèvres mystérieusement satisfaites, multiformes victoire du fer inspiré sur la masse inerte et dure, Abbal, couvert de poussière blanche du grès, évoque toutes ces lignes vivantes arrachées à la pierre ou au marbre.*

*- Croyez bien, insiste-t-il, que les résistances qu'on oppose à la taille directe tiennent à des raisons plus profondes... Au fond, c'est le passé qu'elle ressuscite avec ses vertus de patience et de désintéressement... Petit-fils et fils de tailleurs de pierre de Moissac, pays dur et sonore où le Roman s'épanouit jadis, j'ai ça quant à moi dans le sang... Le présent est pressé, besogneux, peu soucieux de sueur inutile : il me rit au nez, mais l'avenir, les jeunes, je les vois venir... Ils ont d'instinct l'honnêteté intransigeante, le sens complet de la paternité... On verra...*

*Les Angélu's passent sur nous, de tous les coins de Toulouse. Midi rayonne. Abbal l'aérien, parle dans cette lumière et dans ces sonorités :*

*Et puis l'artiste qui va tailler directement commence déjà à concevoir autrement... Ce n'est pas une simple question de réalisation matérielle ; si ça se borne là, on admettrait le praticien préparateur, dégrossisseur... Non... Le tailleur direct n'a pas la vision du modeleur ; il voit ramassé, il conçoit d'après le bloc... La masse à œuvrer impose sa règle de densité, sa discipline d'équilibre... Voyez les statues de Buonarrotti : c'est bloqué... Il disait qu'une statue doit pouvoir rouler le long d'une colline sans se casser... Alors les bras en l'air, les jambes folles ? Il s'agit de la pierre et du marbre bien entendu..*

- *La taille directe est donc synthétique ?*

- *Oui ; c'est ça, dans un sens...*

*Nous avons précautionneusement pris le chemin descendant du retour. Terre ! On respire .. ; Nous voici face au monument : le fronton qu'André Abbal est chargé de sculpter nous offre violement ses dessins. Ils sont rait si fortement qu'on les prendrait à distance pour de la sculpture. Nous le disons. Abbal sourit :*

*La taille directe exige de bons dessins.*

*Et comme le tram nous emporte vers les lieux où l'on mange, il conclut avec feu :*

*Surtout elle demande des maitres d'œuvre conciliants : M. Jaussely n'a rien su, jusqu'à aujourd'hui, de ce que je comptais faire... Mes camarades li avaient présenté leurs maquettes à approuver... Moi, je suis venu avec mon projet dans la tête. Ce n'est que d'hier que mes dessins son l, sur le fronton. Il m'a fait crédit et c'est courageux car un raté, un bloc gâché coûtent cher... Commercialement le tailleur direct est d'une acceptation méritoire.*

- *Mauvais ça.*

- *Il n'est pas de ce temps... Mais il s'y fera sa place. Voyez, le voici déjà au centre de Toulouse, œuvrant aux yeux des foules ; elles n'avaient pas vu ça depuis Bachelier ! C'est un beau raccord...*

*Armand Praviel et Jean Dovyau »*

Cet article me semble suffisant pour évoquer l'homme est l'artiste.

**Armand Viré**  
**(Lorrez-le-Bocage 1869, Moissac 1951)**

Paris 25 Mars 1921

Mon cher ami,

Que devenez vous ? Il y a une  
double éternité qui se n'ouï  
de nouvelles de vous et des  
vôtres. Ce n'est pas bien dit tout.  
Que vous fouille à St Maurice ?  
Que vous fait autre chose  
d'intéressant. Je serais bien  
aise de savoir tout cela.  
Pour moi, je vivote à faire  
quelques expériences ; moi-même  
jusqu'à présent rien de bien  
nouveau.

Nous pensons aller nous  
installer à La Roche en Moine  
et penser à tout à Moissac.

Mes hommages et mes  
souvenirs à ceux qui sont de  
ma femme à Madonne  
Maurice à ceux qui à la famille  
Villeneuve, sans oublier nos grands  
amis Jeanne et Charles.

Amicalement  
Armand Viré

Dans les archives de Jules Momméja<sup>33</sup> on trouve cette unique lettre d'Armand Viré.

Paris 25 mars 1921  
Mon cher ami,

Que devenez-vous ? Il y a une double éternité que je n'ai de nouvelles de vous et des vôtres. Ce n'est pas bien du tout. Avez-vous fouillé à St Martin ? Avez-vous fait autre chose d'intéressant ? Je serais bien aisé de savoir tout cela?

Pour moi, je vivote à faire quelques expériences, mais jusqu'ici rien de bien nouveau.

Nous pensons aller nous installer à La... en Mai et passer août à Moissac.

Mes hommages et mes souvenirs ainsi que ceux de ma femme à Madame Momméja ainsi qu'à la famille Villeneuve, sans oublier nos grands amis Jeannot et Marthe. Amitiés Armand Viré

Cette lettre confirme l'amitié d'Armand et Jules. Et rien de surprenant si aussitôt Armand parle des fouilles à St Martin. La double éternité est une formule exagérée car le 29 juin 1920, ils étaient ensemble à Moissac aux côtés de la Société archéologique et parmi les discours celui d'Armand Viré :

---

<sup>33</sup> Archives départementales du 82 : 26 J M5 41

*« MON CHER PRÉSIDENT,  
MESDAMES, MESSIEURS, Je suis tout  
particulièrement heureux d'avoir été chargé par  
la Société préhistorique française d'apporter à  
la Société archéologique de Montauban, ainsi  
qu'à son Président, un hommage tout filial.*

*Et ne voyez pas en moi, Messieurs, un pontife  
bénisseur apportant ici orgueilleusement et du  
bout des lèvres l'hommage hautain qu'une  
grande dame parisienne daigne envoyer à son  
humble cousine provinciale. Ce serait vraiment  
par trop déplacer les rôles. La S. P. F. est une  
Société encore jeune, et qui conserve  
heureusement la modestie qui sied à la jeunesse.  
Elle se rend très bien compte que malgré sa  
réelle activité, malgré la spécialisation de ses  
études, elle a encore beaucoup à prendre et à  
apprendre de certaines sociétés de province, et  
en particulier de la Société archéologique de  
Montauban.*

*Je ne referai pas ici, après tant d'autres et  
particulièrement après votre illustre confrère et  
ami, Emile Carthillac, l'analyse du rôle brillant  
joué par votre Société dans l'étude des diverses  
manifestations de l'existence humaine du Midi.*

*Mais nous ne saurions publier que c'est par vous  
et les vôtres que la vallée de l'Aveyron fut  
étudiée et fouillée, par vous que la civilisation de  
Bruniquel sortit de l'oubli où elle dormait depuis  
des dizaines de millénaires.*

*Alors que l'existence même d'une ère préhistorique était encore contestée en bien des heures, déjà les Brun, les Nonorgue, les Ratier, les Teulières, les Pottier, les Carthailac, pour ne citer que des noms indigènes, s'attachaient à faire connaître partout l'homme préhistorique du Bas-Quercy.*

*Vos alluvions furent à leur tour fouillés par les Alibert et les Garrisson.*

*Vous pouvez donc vous vanter d'avoir contribué plus que beaucoup d'autres à la découverte et à la diffusion de la préhistoire générale, comme de la préhistoire locale.*

*Il est d'autres points sur lesquels il convient de vous louer et de célébrer en vous des précurseurs.*

*Nous avons découvert depuis peu, nous, les préhistoriens de Paris, qu'il convenait d'étudier et les oppida vraiment préhistoriques et les vieilles fortifications en terre ou en pierres sèches qui n'ont pas d'histoire.*

*Nous avons instauré une vaste enquête, qui nous, conduit peu à peu dans une voie féconde.*

*Mais, là encore, nous ne saurions oublier que cette voie nous fut indiquée chez vous, et que bien avant que nous ne fussions au berceau, la question figurait à l'ordre du jour de nos séances. Cenac-Moncault, notamment, vous donnait de précieuses indications sur la matière.*

*Que dirai-je de la question des souterrains-refuges. Nous l'abordons péniblement, alors que vous vous rappelez les discussions passionnées qu'elle soulevait chez vous, il y a bien longtemps déjà. Les luttes entre la thèse de Devals — qui, malgré certaines imperfections toutes de détail, fut et restera un archéologue des plus remarquables — et son adversaire acharné, le docteur Noulet, sont encore présentes à vos mémoires. Nous ne pouvons oublier, non plus, les études de l'abbé Cau-Durban, de Pasquier, etc.*

*La question se pose encore aujourd'hui comme alors, et n'a point avancé depuis eux. Et, si nous arrivons à la faire progresser un jour, nous n'oublierons pas que vous avez ouvert la voie.*

*Nous nous occupons beaucoup, à l'heure actuelle, de certaines empreintes sur rochers dont quelques-unes pourraient bien remonter jusqu'à une antiquité néolithique.*

*Mais n'est-ce point Devals qui, le premier, a attiré l'attention sur les Prada de Roland, Pas de la Mule, Roc des Fades, etc ?*

*Donc, Messieurs, les préoccupations scientifiques que nous pouvons avoir aujourd'hui, les problèmes qui nous agitent et nous passionnent, vous ont agités et passionnés les premiers, et vous en pouvez revendiquer hautement la paternité. Nous ne faisons que nourrir et élever vos enfants et si nous*

*parvenons à les conduire un jour à l'âge mûr, vous pourrez vous réjouir en les reconnaissant comme vôtres.*

*Soyez donc fiers de votre passé, confiants dans l'avenir, d'autant plus que tous nos travaux les plus divers ont une unité, sont liés par un ciment commun, l'âme et l'inspiration de M. le chanoine Pottier. Peu de sociétés peuvent, comme la vôtre s'enorgueillir d'avoir conservé leur Président un demi siècle, et si parfois la trop longue pérennité des dirigeants est une cause de faiblesse' pour certaines sociétés, chez vous cela fut une force, et une grande force.*

*Le chanoine Portier est le Président idéal, le Président né ! Toujours sur la brèche, il conçoit toutes les études, il aborde tous les sujets, et, quand il les approfondit, il les porte patiemment jusqu'à la perfection. Ne veut-il ou ne peut-il les approfondir lui-même, il suscite des élèves, il les éduque, leur trace la voie, les soutient, les encourage, les aiguillonne au besoin et ne les perd pas de vue.*

*Homme aimable entre tous, il sait à l'occasion s'interposer avec toute sa bienveillante autorité pour apaiser les susceptibilités, aplanir les conflits, susciter les bonnes volontés et maintenir la concorde là même où les motifs de désunion pourraient paraître les plus puissants. Mon cher Président, vous avez fourni la carrière la plus belle que l'on puisse rêver, que l'on puisse*

*souhaiter. Si la Société archéologique de Montauban vous aime et vous vénère, toutes les sociétés de France vous admirent et souhaiteraient de posséder un président tel que vous. .*

*Aussi, ne puis-je, au nom de celle que je représente ici, que vous crier du fond du cœur : Vivent la Société archéologique de Montauban et son savant et vénérable Président!*

*Sur la proposition du Vice-Président, chacun s'empresse de venir choquer son verre avec celui de M. le chanoine Pottier et de porter sa santé.*

*Au nom de ses amis moissagais, M. Momméja remercie M. le Président des paroles si affectueuses qu'il leur a adressées, et dit le plaisir qu'ils ont eu à le recevoir avec les membres de la Société. »*

Ce discours permet de situer Armand Viré. Puis-je m'étonner qu'au sujet de Bruniquel il ne mentionne pas les recherches importantes de Jules Momméja ?

Pour en rester à Moissac, un des axes des recherches de Viré s'appelle l'Eglise Saint-Martin mais pour de telles recherches ils furent trois : Dugué, Viré et Momméja et ce dernier associe toujours les trois noms dans ses multiples publications. Par exemple dans son article important et très beau du 11 octobre 1919 dont je ne sais où il a été publié. Dans la Feuille Villageoise du 2 janvier 1921 où il annonce le classement de l'Eglise comme monument historique.

Ce classement fut une lutte contre la Compagnie de chemin de fer qui, pour la nouvelle ligne Cahors-Moissac, (finalement elle ne verra jamais le jour), souhaitait détruire l'église. Encore en 1922 (le 14 novembre) nous lisons dans un article suite au commentaire d'un journal : « Le commentaire qu'il fait n'est pas accepté de toute le monde. Il prend aigrement à partie «deux ou trois fanatiques» contre lesquels ses imputations ne portent pas. Quoiqu'il en dise ces «deux ou trois fanatiques» qui ont coopéré au classement de l'église Saint-Martin, n'ont en rien porté atteinte au commerce et à l'industrie de Moissac. Si la place n'était ici limitée, la démonstration serait vite faite. Il n'y a pas lieu de vitupérer contre eux qui n'en peuvent, mais, mieux informés que lui. Ils ont agi en connaissance de cause.»<sup>34</sup>

Ces deux ou trois fanatiques sont donc Viré, Dugué, Momméja qui dans ses multiples dossiers des archives (187, 235, 245, 26, 387) offre dessins, photos, plans, articles, lettres, études etc.

L'obtention du classement à la fin décembre 1920, ne fut pas la fin des recherches mais seulement une étape et Momméja décédant en 1928, c'est ensuite Viré seul qui continuera à faire découvrir les merveilles de ce lieu.

Momméja a conservé ce dessin de Viré :

---

<sup>34</sup> Cet article est dans le dossier des archives départementales du 82 : 26 J M5, 235 sans référence du nom du journal.



*Vue de l'abside  
dessin d'Armand Viré d'après sa  
photographie*

Je ne résiste pas au plaisir d'offrir cet autre élément des papiers de Momméja sur Saint-Martin.



Ce papillon indique :

Camarade, lis Le Libertaire avec dessous une citation : « Après tout, les anarchistes ont raison, les pauvres n'ont pas de patrie. G. Clémenceau »

Le samedi 20 juin 2015, Armand Viré a été à l'honneur à Moissac avec ce beau titre de conférence et d'exposition : « La science est une aventure ».

D'abord à 15 h Chantal Fraïsse a fait revivre Armand Viré de belle manière en citant quatre fois Jules Momméja, puis une plaque a été placée au 25 rue Malaveille et enfin à 17 h, ce fut le vernissage de l'exposition au Musée, rue de l'abbaye, dans le nouveau cadre du Patus qui a tant fait polémique (une fausse polémique).

Mais pourquoi fallait-il intituler la conférence de Chantal Fraïsse : « Armand Viré le premier

archéologue moissagais » ? Lagrèze-Fossat et Momméja n'auraient-ils pas joué ce rôle ?

Comme Foissac, c'est par mariage que Viré est devenu Moissagais. Lui n'a aucun lien avec le collègue ou la *Feuille Villageoise* (je ne sais ce qu'il pensait de Delthil) mais tous ses liens le ramènent aux grandes études d'un docteur ès sciences.

Pour Moissac, il est le fondateur des Amis du vieux Moissac. Au cours de l'assemblée générale de cette organisation du 29 mars 1945, Armand Viré, nous rappelle, René Pautal<sup>35</sup>, avait émis « l'intention de publier des notices sur les bons artisans de notre histoire locale, tels que E. Rupin, Lagrèze-Fossat, Edward Laroque, Dugué, J. Momméja, M. Antic. »

Une belle idée qui fut sans suite mais René Pautal et d'autres firent mieux en rééditant les œuvres de Lagrèze-Fossat.

---

<sup>35</sup> Adrien Lagrèze-Fossat (1814-1874) un bourgeois érudit Editions « Les Monédières », 2001, p. 9

## **Louis Gardes** **(Moissac 1874- Moissac 1943)**

Avec Louis Gardes et ensuite son fils Pierre nous entrons dans un univers fait de culture occitane et de soutien sans faille aux radicaux qui ne sont plus les radicaux d'antan.

Sur le livre 800 auteurs c'est naturellement Georges Passerat, grand connaisseur de l'occitanisme, qui présente un homme qui aurait pu poursuivre ses études mais dont les parents tonneliers lui préféreraient comme bonne éducation, le classique tour de France des Compagnons.

Une chute dans un chai le conduit, pour cause d'invalidité à reprendre des études et il devient premier clerc d'avoué mais surtout la «voix» du maire, Roger Delthil.

En marge de ses activités diverses, il se fait conteur occitan avec la publication en 1912 d'une comédie en un acte *Pesoulhous* suivie d'une autre petite comédie en 1922 mais surtout en 1929 ( à 54 ans) vient le moment des contes avec *Al Couffin*.

Sa passion pour l'écriture occitane semble plus le fruit d'une nostalgie que d'un besoin premier.

André Hinard célèbre ce poète dans le Recueil de l'Académie de Montauban en 1973.

De son côté le Dictionnaire des noms de rue de Moissac<sup>36</sup> évoque, par l'intermédiaire de Claude Campanini une anecdote très utile.

A la fin des années 20 le socialiste et instituteur Lucien Loubradou s'activa pour défendre l'école de Saint Benoît mais sous prétexte que le nombre d'élèves était bas, Louis Gardes s'activa au contraire pour la faire fermer. Lucien Loubradou, grâce à un délai de deux ans, va sauver l'école qui est devenue école bilingue Louis Gardes !

Cette anecdote est très utile car elle montre le début des luttes entre socialistes et radicaux, Louis Grades agissant au nom du maire Roger Delthil. Il y avait aussi à Moissac un autre instituteur socialiste qui se distingue par ses positions très à gauche, Louis Delmas, futur député maire de Montauban.

Tout comme à Castelsarrasin les successeurs de Flamens, tout en s'appelant Flamens, feront une politique républicaine modérée, à Moissac le fils de Camille Delthil ne cachera pas à partir des années 30 sa crainte des socialistes fondée sur l'idée qu'il est plus facile pour se faire élire de s'unir au centre.

Autant les radicaux comme Camille Delthil fondèrent la République, autant son fils comme ceux de sa génération contribuèrent à la mort de la dite République. Les socialistes et les communistes viendront ensuite sans pouvoir relancer une

---

<sup>36</sup> Page 86

dynamique sociale permettant d'atteindre le rêve de Delthil ou de Jaurès, celui de la République sociale. Mais revenons à l'écrivain Louis Gardes.

## **Pierre Viguié**

### **Molières 1889-Montauban 1972**

Même si un texte de Pierre Viguié m'a servi de guide j'ai hésité avant de l'inclure à cette place. Puis l'article que j'ai trouvé et que je reprends m'a convaincu que même s'il était moins lié à Moissac qu'à Montauban, il avait sa place. De plus dans le livre sur 800 auteurs c'est Jean Guilhem qui rédige la notice et c'est ainsi, pour moi, un hommage à ce délicat personnage. J'ai failli ne prendre que des extraits car le texte est long puis comment couper.

#### **Mercure de France 1er décembre 1923**

##### **Tellier et Moréas en Quercy**

Quand on hérite une province à laquelle tant de liens vous rattachent dès l'enfance, comme il est doux d'évoquer les poètes qui la visitèrent et puisèrent dans ses paysages une part d'inspiration !

Que de fois en vous parcourant : coteaux montalbanais, plaine du Tarn, vallée de l'Aveyron, ai-je ainsi songé, par exemple, à Tellier et à Moréas... Un jour peut-être, me disai-je, ils ont admiré cette vieille maison, le tournant de cette rivière, la courbe de cette colline et cette contrée qu'ils aimèrent s'ennoblir à mes yeux d'avoir offert à ces deux purs artistes son inexprimable harmonie.

A l'automne de l'année 1885, après maintes tribulations qu'il serait vain de rappeler, Jules Tellier, âgé de 22 ans, dut réintégrer l'Université et accepter un poste de professeur de rhétorique et de

seconde au collège de Moissac. Il était déjà tel que le verra Paul Guigou :

« Un assez grand et maigre garçon, l'air absorbé et distrait, des vêtements et un corps, parce qu'il en faut... mais une tête tout à fait attachante... un front obstiné, la face plutôt longue, de type un peu arabe, le nez fin, les yeux ardents et sombres profondément enfoncé; sous l'arcade. »

« Jules Tellier, dira de même Maurice Barrés, avait l'extérieur le plus grisâtre qu'on pût imaginer : un long corps, une figure terne avec des arêtes vives ; mais dans les yeux une ardeur si douloureuse que nulle âme de qualité ne l'approcha sans se sentir pénétrée de cette même fièvre qui effrayait en lui. »

Et dans sa récente préface aux œuvres de son ami, M. Raymond de la Tailhède rappelait :

« Elle était singulièrement attachante la figure de Teiller... La braise de deux yeux ardents sous l'arc développé du front ne lui ôtait rien de sa douceur de sa gravité. Embellie par les reflets d'une flamme intérieure dont l'intensité révélait la magnificence, tout, dans cette tête, avait été ordonné pour être le sanctuaire, de prédilection de la pensée. »

« Il y a beaucoup de lieux où j'ai laissé un peu de mon âme »; soupirait Tellier quelques mois avant sa mort et Moissac fut, sans doute, un de ceux dont, au cours de sa vie si brève, il conserva toujours le plus émouvant souvenir. En quelques lignes, Emile Pouvillon a dépeint dans *Terre d'Oc* ce site riant :

« Avant de se perdre dans la Garonne au large estuaire de la Pointe, le Tarn décrit une de ses plus

belles courbes devant Moissac. Entre la berge mollement arquée et la haute falaise du Quercy qui la surplombe, la ville se serre en grappe autour de sa vieille église. L'espace est étroit : le canal, le chemin de fer disputent leur place aux maisons. A chaque pas, au bout de chaque rue la perspective change : ici la gaîté d'une écluse, plus loin la gueule noire d'un tunnel, ailleurs les arches rouges d'un pont qui enjambe la rivière ; et quand on lève les yeux, c'est, au-dessus des toits et des clochers, la vision blanche de la colline avec ses villas et ses jardins en terrasse. Ce qui domine pourtant, ce qui donne à Moissac sa physionomie originale, ce sont ses routes d'eau, son canal, sa rivière, ses architectures de ponts et de moulins, tout cet ensemble d'une ville qui fut longtemps un port d'eau douce, un centre de batelage et de meunerie.

Aux artistes, Moissac est surtout précieux pour son admirable poème de pierre. C'est ici que, vers la fin du XI<sup>e</sup> siècle, s'est accompli ce miracle : l'Art de la Sculpture, ignoré des hommes depuis la ruine du monde antique, renaissant soudain avec tant d'éclat dans les chapiteaux et le porche fameux. Tellier contempla maintes fois le tympan où le grand imagier inconnu sut transcrire de façon si saisissante le texte de l'Apocalypse. Au près du Christ géant, rayonnant de gloire, sont les anges ailés, les monstrueux animaux symboliques et, dans des attitudes d'extase, les vingt-quatre vieillards barbus d'un réalisme prodigieux Et que d'autres merveilles dans le linteau de marbre et ses rosaces, le trumeau fait de lions entrecroisés, les scènes évangéliques

ornant les pieds-droits du portail. Ce fut peut-être devant les figures horribles des démons et de la femme aux serpents, inventions de moines destinées à frapper l'imagination populaire en inspirant aux pécheurs l'effroi des tourments éternels, que le jeune athée murmura :

Ris de ces bourdes dont s'effraie  
L'âme qu'ils tiennent dans leurs fers  
Et médite sur la mort vraie  
Sans paradis et sans enfers.

Derrière l'église formée de parties romanes en pierre, de parties gothiques en brique et dont la vaste nef de sept travées se termine par une abside à sept pans, s'ouvre le cloître qui est, dit M. Emile Mâle, « le plus poétique qu'il y ait aujourd'hui en France ».

Que faut-il le plus admirer ? les grands apôtres des piliers ; la parfaite alternance des colonnettes de marbre tantôt simples, tantôt géminées ; les 76 chapiteaux de grès rose rivalisant de richesse ornementale : les uns couverts de guirlandes entrelacées, d'arabesques, de broderies, d'autres d'une flore luxuriante, d'autres d'animaux surnaturels ou familiers, d'autres enfin évoquant avec une précision singulière les épisodes de la Bible, des Évangiles, de la Vie des Saints. Et dans la découpe des arcades voici les gazons et les lierres, la sombre verdure d'un pin, d'un magnolia, d'un cèdre ombrageant la cour humide qu'embaume au printemps la suave haleine des rosiers en fleurs.

Souvent Tellier vint rêver sous les galeries, heureux de retrouver, au sortir d'une classe harassante, ce bel

et silencieux asile. Le collège de garçons où il professait occupe l'ancien établissement des Doctrinaires, vaste bâtisse de briques du XVII<sup>e</sup> siècle, harmonieuse et simple. Une des façades se reflète dans le canal, l'autre longe un boulevard. Accolée au corps de logis; l'église Sainte-Catherine emplît parfois l'air de ses gais carillons. La classe de rhétorique, pareille aux autres avec ses bancs étroits, ses noirs pupitres, sa chaire minuscule, donne au sud sur la grande cour d'entrée plantée de palmiers.

La plupart de ses anciens élèves ne paraissent guère garder à Tellier beaucoup de gratitude. « C'était un fou, un bien mauvais professeur » disent de lui certains d'entre eux. Un jour, pourtant, paraît-il, au cours d'une explication latine, il sut émerveiller un inspecteur général qui lui aurait même dit en se retirant « Que faites-vous à Moissac, Monsieur ? vraiment, ce n'est pas votre place... » Jules Tellier, remarque R. de la Tailhède, ne saurait être rapproché des universitaires qu'on rencontre à l'habitude, n'ayant ni la fatuité des uns, ni la vertu d'effacement des autres. Il était poète avant tout et par cela même critique des plus avisés. Et d'autre part le professorat, bien qu'il en remplît avec un zèle scrupuleux tous les devoirs, ne lui apparaissait pas comme la fin nécessaire à laquelle le conduisait sa destinée.

A Moissac, il eut d'abord des heures pénibles. « Ressentant violemment les insuffisances de la vie mais les acceptant », il connut l'indifférence de ses collègues, la curiosité défiante des habitants, les

misères de la gargote et du garni : l'inévitable ragoût de mouton, les draps douteux, les cuvettes sales... Exaspérés par ses façons de bohème, beaucoup de logeurs lui furent hostiles. C'étaient, à chaque instant, de mesquines chicanes suivies souvent d'un congé et presque chaque mois, traînant avec lui de modestes bagages et ses caisses de livres, Tellier devait chercher un nouvel abri.

A ces tracas s'ajoutait la tristesse de la saison. Dans cette région du Sud-Ouest, bien différente du Midi véritable, l'hiver est long, pluvieux. Des brouillards fréquents enveloppaient la ville et dans les petites rues étroites, alors non pavées, on pataugeait effroyablement. Le printemps lui même était parfois gâté par de brusques intempéries et ce fut par un de ces jours maussades, sur la table boiteuse d'un logis de fortune, que Tellier traça ces lignes finales de l'immortel *Discours à la bien-aimée* :

Ma bien-aimée jugeait mes plaintes stupides et moi-même qui, tout en les disant, les jugeais stupides, comme elle, pourquoi viens-je à présent de les cadencer suivant un rythme plus subtil que ceux des vers sinon parce que, la bien-aimée n'étant pas là, le désœuvrement m'avait pris et parce qu'aussi je me sentais incliné à écrire de tristes choses en ce soir hostilement orageux d'un théorique printemps où les vents destructeurs de promesses arrachent une par une les délicates grappes blanches des cerisiers, tandis que sous le ciel noir et bas l'eau du fleuve rampe couleur de terre.

Ce n'étaient là pourtant que bourrasques passagères ;  
et le poète « né dans un pays brumeux, sur les bords  
d'une mer septentrionale » put goûter à Moissac (les  
vers suivants semblent l'attester) l'ineffable douceur  
du printemps de chez nous.

Je te disais, « j'ai vu tant de pays divers I  
Rien ne me touche ici que toi... Fermons la porte.  
Que me font ces objets quelconques ? Que m'importe  
Ce coin banal et laid du multiple univers ? »

Je disais quand sur nous grondaient les noirs hivers,  
Mais voici que renaît partout la sève morte,  
Et sous les vents plus doux qu'un mois plus calme  
apporte  
Les flancs roux des coteaux sont redevenus verts.

Il circule dans tous les souffles dont l'air vibre  
Quelque chose de si joyeux et de si libre  
Qu'au soir même on dirait qu'il est toujours matin.

Viens dans les champs fouler aux pieds les fleurs  
écloses,  
Ce lieu-ci ne m'est plus étranger ni lointain  
Tout coin où c'est printemps est au centre des choses.

On peut, sans quitter Moissac, savourer à loisir les  
jeux de la lumière et de l'ombre sur les feuillages, le  
ciel et les eaux. Durant toute sa traversée de la ville,  
le Tarn est bordé sur la rive droite par de  
magnifiques allées d'ormeaux et de platanes. De là  
Tellier dut assister un lundi de Pentecôte à la  
bénédiction des eaux par tout le clergé conduit en

grande pompe au milieu du fleuve, sur une barque pavoisée, au son d'airs traditionnels d'amboise et de tambourin ; et par un soir d'été, quittant la promenade du Moulin par la rue du Pont, il écrivit au clair de lune près de l'auberge Durand ces strophes mélancoliques en souriant sans doute « de ce sourire très bon que scandaient de lents hochements de tête ».

Paysage très simple avec un air très fou,  
Un fleuve ; un pont en raccourci ; la lune est pleine.  
Des chemins dans la nuit s'en vont on ne sait où,  
On ne sait où, des deux côtés, dans une plaine.

Les arches s'enfonçant droites aux flots profonds  
Blanchissent sous la lune et semblent toutes neuves,  
Et c'est un pont pareil en somme à tous les ponts,  
Et c'est un fleuve qui ressemble tous les fleuves.

Près de la berge, au mur d'un logis écarté,  
Blanc, très blanc sous le clair de lune vague et triste  
On lit, dans la laiteuse et magique clarté,  
Ce nom : « Durand », avec ce vocable:  
« Aubergiste. »

Le pont est droit, le fleuve est droit comme un canal.  
Le nom même de l'aubergiste est ordinaire,  
Et rien n'est plus étrange ensemble et plus banal  
Que ce tableau terrestre à la clarté lunaire.

Parfois il flânait seul dans la campagne proche et  
cette nature enchanteresse apaisait vraiment le  
pauvre rêveur douloureux :

Est-ce l'âme des prés, du fleuve et des coteaux  
Qui traversant son rêve en lui vient de descendre  
Et, comme des tisons ranimés sous la cendre,  
Des espoirs d'autrefois réveille les plus beaux ?

Le marcheur entouré d'invisibles réseaux  
S'arrête et songe et las de chercher et d'attendre  
Compare au vert du pré jauni de soleil tendre  
Le bleu dur et le vert métallique des eaux.

Attentif tout le long des jours et plus encore  
Quand le soir, vaguement éclatant et sonore,  
Des prés brumeux s'élève aux monts qu'il va couvrir.

Attentif aux coteaux, au fleuve, à la vallée;  
C'est là qu'il voudrait vivre une vie isolée  
Jusqu'à l'heure lointaine et triste de mourir.

Mais à Moissac, Tellier n'allait pas toujours être seul.  
Un hasard bien heureux le mit, dès la fin de l'année  
1885, en présence de R. de la Tailhède alors âgé de 18  
ans.

O musique, chants immortels des poètes ! devait  
s'écrier ce dernier en rappelant ces minutes bénies,  
qui vous a entendus et qui vous oubliera ? Il n'est pas  
de plus troublante joie à l'âge où le jeune homme  
ouvre son rêve aux visites d'un Dieu.

C'est à la coupe des Muses que nos lèvres se sont  
rencontrées et dans l'ivresse des rythmes nos mains  
se sont jointes pour une fraternelle amitié.

Ce qu'il aimait par-dessus tout, disait de Tellier, Paul Guigou, c'était parler par larges effusions et citer des vers intarissablement. Il en savait par cœur une prodigieuse quantité, ayant feuilleté à leur recherche plusieurs littératures. Car il était altéré de l'ivresse divine jusqu'à l'oubli de lui-même et de toutes choses, il avait faim et soif de poésie...

Jules Tellier, notera de même R. de la Tailhède, aimait les poètes ; son cœur et sa voix s'accordaient à la magnificence de leur verbe. La richesse des idées exprimées par les sons, à mesure qu'il les cadencait, découvrait à son auditeur, pour peu que celui-ci eût l'ingénuité que requiert l'admiration, un nouveau plan de l'Univers.

A son arrivée à Moissac, découragé par l'injustice du sort, déjà malade et hanté sans cesse par l'idée de la mort et du néant, Tellier n'espérait certes plus découvrir une âme sœur. L'apparition de R. de la Tailhède éclaira ses jours d'une lumière imprévue :

Toi qui surgis du fond de la brume glacée  
Jeune et joyeux disant ton vers aérien  
A l'heure pâle et froide où l'on n'attend plus rien  
Marcheur mystérieux à la face ingénue  
Reçois, puisqu'il est temps encor, la bienvenue !

Bientôt il éprouva, pour cet « adolescent merveilleux, la plus affectueuse admiration. « Sûrement, disait-il, il est marqué du divin signe. » Au cours de leurs promenades, Tellier déclamaient des vers lentement, « d'une voix basse et un peu sourde », et il se plaisait

aussi à écouter son ami scander d'un verbe chantant  
de beaux poèmes sonores :

Raymond dis-nous des vers divins !  
On m'a fait subir tant de prose  
Que mon âme en était morose  
Et pleine d'ombre quand tu vins.

Parlons : les arbres des ravins  
Sont tout noirs dans le couchant rose.  
Raymond dis-nous des vers divins !  
On m'a fait subir tant de prose

Mon cœur lassé des tourments vains  
Ne veut plus connaître autre chose  
Que la grande ivresse sans cause  
Et l'obscur rêve des sylvains...  
Raymond, dis-nous des vers divins !

À Moissac, Tellier connut encore Camille Delthil, l'auteur des *Rustiques* et des *Lambrusques* qu'il devait nommer «un de nos meilleurs et de nos plus consciencieux poètes des choses de la campagne ». Averti par un des collègues de Tellier que ce nouveau professeur, d'allures étranges, avait été déjà édité chez Lemerre et possédait nombre de volumes avec autographes d'auteurs célèbres, Delthil courut lui rendre visite. Une étroite sympathie les rapprocha et l'on n'a pas oublié à Moissac l'éloquent hommage que Delthil adressa plus tard à la mémoire de Jules Tellier lors d'un discours de distribution de prix. Tellier rencontra aussi Émile Pouvillon. Il goûtait profondément son art. Il appréciait, nous dit R. de la

Tailhède, « outre la saveur franche qui se dégage d'abord de son œuvre, je ne sais quelle rusticité délicate un peu cachée sous l'écriture et plus en nuances qu'en couleur. ».

Je ne croirai point exagérer, devait-il écrire, si je dis de M. Pouvillon qu'il est l'artiste le plus parfait que nous ayons aujourd'hui dans le roman. Monselet conta un jour l'histoire de l'homme de lettres Bourgoïn qui avait renoncé à écrire des chefs-d'œuvre. M. Pouvillon, lui, s'est dès longtemps décidé à n'écrire que cela.

A la fin de l'année 1886, Tellier était encore à Moissac lorsqu'il fonda, avec Maurice Barrès, par 'entremise d'un ami commun, Charles le Goffic, une revue littéraire les *Chroniques*, où il plaça des sonnets et ses meilleures proses. Ces *Chroniques* durèrent quelques mois seulement.

Malgré tout, remarque R. de la Tailhède qui paya la note de l'imprimeur, il ne fut pas inutile à Jules Tellier d'avoir collaboré à cette publication. Les poésies, les essais, les contes qu'il y donna, attirèrent sur lui l'attention de quelques bons lettrés. Pressé par ses amis de venir à Paris, il n'eut pas de peine à céder à leurs vœux. Son état de santé d'ailleurs lui causait de nouvelles alarmes ; il sollicita donc pour ce motif un congé qui lui fut accordé et il quitta le vieux collège de Moissac vers le mois d'avril 1887.

L'année suivante, il publia *Nos Poètes*, livre de critique, fait en un mois sur commande, mais plein d'intelligence, de flamme, et le plus souvent excellent.

Tellier est satisfait de son volume qui a fait assez de bruit et qui s'est pas mal vendu écrivait, le 31 mai 1888, E. Pouvillon. Il fait maintenant des chroniques au *Gaulois* et Lecène et Oudin lui ont commandé des volumes. Bref ça marche et ça marchera, il ira loin évidemment.

Hélas, un an après, venait la mort brutale... Au retour d'un beau voyage en Algérie et en Espagne avec R. de la Tailhède, il succombait à l'hôpital de Toulouse laissant, comme Maurice de Guérin, une œuvre éclatante à peine ébauchée. Ses amis seuls mesurèrent alors l'étendue de la perte que faisaient avec lui les lettres françaises. En juillet 1889, Pouvillon qui avait passé une soirée à Saint-Antonin, où Tellier était allé précédemment, écrivait à M. Edmond Galabert, « pensé à Tellier tout le temps... et à la littérature ! »

Et à quelques années de là, Pouvillon notait dans un article sur Moissac :

J'ai revu Moissac en compagnie de Raymond de la Tailhède presque inédit encore ; l'écho de ses premiers vers n'avait pas dépassé la limite des cénacles. Il y avait pourtant mieux qu'une promesse dans les stances qu'il venait d'offrir à la mémoire de son ami Jules Tellier. C'était avec une sensibilité profonde, avec une belle envolée lyrique, une matière d'art très riche, et très pure, un métal dont la sonorité se prolongeait en vibrations infinies. Une admiration commune pour le grand penseur, le noble écrivain que fut Jules Tellier, nous avait liés malgré la différence *de nos âges*.

Ce fut à R. de la Tailhède qu'échut aussi l'honneur de découvrir à Jean Moréas les rares beautés du Rouergue et du Quercy.

Tellier avait connu et aimé Moréas bien qu'à ce moment ce dernier n'ait été, selon R. de la Tailhède, « qu'à mi-chemin de la suprême beauté sur laquelle il a quelques années après étendu son empire ». On sait d'autre part de quel amour Moréas entourait R. de la Tailhède, ce disciple cher entre tous, « gentil esprit, honneur des Muses bien parées », ami qui fut la « moitié de son âme ».

Tellier errait, hélas ! parmi les ombres souterraines et c'était maintenant Moréas qui berçait le jeune lyrique de ses divines cadences.

A quelque heure que vous l'abordiez, écrivait de lui en 1890 Charles Maurras, il travaille, je veux dire qu'il fait des vers ou qu'il en récite. D'une belle voix de gorge où les muettes s'accroissent de sorte bizarre, il égrené les strophes de Ronsard et de la Fontaine, de Thibaut de Champagne et d'Alfred de Vigny et au frémissement paisible de sa lèvre, tout le monde comprend que M. Moréas se sent parfaitement heureux. Il a trouvé le Souverain bien.

Mais Moréas se montrait en outre infiniment sensible à tous les spectacles de la Nature. Écoutons-le par exemple narrer ses séjours dans la plaine du Tarn, entre le Quercy et la Gascogne, dans la demeure champêtre de R. de la Tailhède :

Une vaste étendue de prairies et de vignobles s'allongeait d'un côté à perte de vue vers l'horizon et de l'autre jusqu'au pied d'une chaîne d'harmonieux coteaux.

A quelques pas, le long d'un pâturage où gambadaient de jeunes chevaux, une rivière poissonneuse faisait mille courbes en courant limpide sur du gravier. Pendant l'été, ses bords étaient envahis par une végétation touffue d'arbrisseaux et de plantes épineuses. Un peu plus le loin, dans un petit bois de chênes verts, il y avait moyen de suspendre un hamac et de faire la sieste en rêvant.

Comme je regrette à présent et le grognement du cochon que les fermiers engraisaient avec sollicitude et le cri aigu des pintades malicieuses perchées sur, les hauts arbres de la cour qui m'impatientaient alors ! Mais le chant du coucou me fut toujours agréable lorsqu'il se mêlait à l'heure du crépuscule au son des cloches rustiques et j'aimais sous le clair soleil nocturne de juillet tenir conversation avec le grillon après avoir largement fait honneur à l'armagnac de mon hôte.

Souvent, au cours de ses déambulations nocturnes dans Paris ou de ses promenades matinales en banlieue, le poète fut étreint par la nostalgie de ces doux paysages: «Des cloches sonnent, des cloches rustiques... Mon esprit revole en Quercy dans les ombreux vallons, tristement:

Son des cloches, pain bucolique,  
Coucous qui chantiez ce beau soir

Lorsque je vins, mélancolique,  
Au bord de l'Aveyron m'asseoir.

La Garonne lui parut par endroits « rouler dans son cours capricieux toute la poésie ». Mais les rives du Tarn surtout l'enchantèrent, car ce fut là que les deux amis s'abandonnèrent à leurs jeux sacrés

    Tout l'esprit d'Apollon et cette ardeur divine  
    Qui n'était que lumière et que frémissement  
    Quand nous prenions la lyre aux pieds de la colline  
    Que le Tarn dans son cours baigne secrètement !

Les sites si pittoresques de la vallée de l'Aveyron le remplirent d'enthousiasme. En parcourant les ruelles du vieux Menton, il songe par exemple à Saint-Antonin :

Je me souviens de la petite ville de Saint-Antonin au bord de l'Aveyron. Là aussi des vieilles rues étroites serpentent, enchevêtrées, riches en maçonneries, en serrureries fort curieuses, en cintres, en voûtes, en ogives, en arceaux. J'y ai vu, enclavé dans une muraille lépreuse, une belle tête sculptée.

Lors d'un voyage fait en 1894 avec R. de la Tailhède à Penne et Bruniquel lui apparurent debout sur leurs rochers.

Nous avons vu rappelle-t-il, la lune éclatante se mirer dans l'Aveyron rapide ; la tempête nous avait surpris sur le causse morne où pousse le noir génévrier. Nous avons rêvé sous le vert lumineux des chênes de la Grésigne.

Et ailleurs il s'écrit évoquant ces mêmes visions :

Sombre cause plein de genièvre  
Où dans l'orage et dans le vent  
J'admirai le meneur de chèvres  
Debout dans son manteau mouvant.

Et toi forêt qui me sus faire  
Oublier la Parque et les maux  
Au bruissement du mystère  
Qui tombait de tes longs rameaux,

Adieu vous tous, ombre et lumière,  
Souffles, fantômes que j'aimais,  
Roses de la saison dernière,  
Vous ne me reviendrez jamais !

L'émoi que ces beaux lieux lui causèrent ne fut pas étranger à la création de ses, deux chefs-d'œuvre ; *les Stances* et *Iphigénie* On connaît les strophes sur la Grésigne :

Chênes mystérieux, forêt de la Grésigne...

Et rappelant quelques souvenirs sur *Iphigénie*, Moréas déclare :

Plus d'un couplet tendre chanta à mes oreilles dans la fumée opaque d'un estaminet, au bruit des billes choquées et aux exclamations des joueurs de manille. En revanche sur une blanche route qui mène aux extrêmes collines du Quercy ; je crus entendre que le fleuve Tarn mêlait dans ses murmures ces paroles :

Que ton âme est bien née  
Fille d'Agamemnon, tu n'as pas mérité  
Ta fausse destinée.

Et qu'Artémis pour toi montre de cruauté.

C'est dans ce même charmant pays cher à mon cœur, sur le seuil d'une ferme riante et de bon accueil, sous la belle lumière du jour, que je fis paraître devant la vierge d'Argos le vaillant fils de la Néréïde.

A propos du 5<sup>e</sup> acte de sa tragédie, il nous conte enfin, de bien savoureuse manière, un court séjour fait chez le curé de Cagnac qui l'avait invité à visiter sa Tempé. Le presbytère s'élevait au centre d'un vallon « riant et verdoyant », au pied de Lafrançaise, « bourg du Quercy juché sur une hauteur d'où l'on découvre la plus agréable vue du monde ». Au retour, Moréas, R. de la Tailhède et le curé furent surpris, sur la route de Montauban, par un violent orage et durent s'abriter sous le hangar d'une maison abandonné.

« Je ne me moque point, écrit le poète, au fort de la tempête, pendant que mon ami pestait et que le curé se signait à chaque coup de tonnerre, je traçais dans mon esprit tout le plan d'une scène pour le cinquième *acte d'Iphigénie*. C'est celle où il y a un hymne à Artémis qui produisit tant d'effet sur le théâtre et qui ne se trouve point dans Euripide. »

Tellier, Moréas, hôtes illustres de ma province, il était bon qu'un fils du Quercy glorieux entre tous fixât pour l'avenir votre image mortelle !

Le 27 octobre 1895, neuf ans après sa fin, la Ville du Havre érigeait à Tellier un buste de bronze-vert sculpté par Bourdelle et le 31 mars 1910, à 6 heures, du soir, accouru à la maison de santé de Saint-Mandé

pour mouler le masque funèbre, le même Bourdelle entra dans la chambre où Moréas venait d'expirer. Minute émouvante. Sur le petit lit tourné vers le bois verdissant reposait le poète *d'Eriphyle*, des *Stances*, *d'Iphigénie*. Les vitres ouvertes reflétaient sur sa face superbe les rayons du soleil couchant. Et debout à son chevet, plein de respect et d'admiration, se tenait le fils de l'ébéniste montalbanais qui, déjà célèbre, allait devenir, pour la gloire de la France et l'honneur de sa cité, le plus grand sculpteur vivant.

Tellier, Moréas... noms privilégiés de l'histoire des lettres ; maîtres aimés d'une jeunesse qui vous doit tant de bienfaits !

Ce monument, déclarait Barrès à l'inauguration du buste de Tellier, est commémoratif de l'injuste diminution que nous avons subie. Il plaidera pour nous auprès de la postérité. Si l'histoire littéraire constate que de notre temps l'art d'écrire et de penser fut compromis par des illettrés qui étaient en même temps des esprits domestiqués, elle ajoutera qu'une trahison du sort nous avait privés d'un Jules Tellier en qui l'on reconnaissait un mainteneur du grand goût classique. Et le même Barrès, dans son discours admirable, proclamait aux obsèques de Moréas :

« Cet Hellène n'a pas accepté l'ignorance où il nous voyait de notre propre langue., et l'on vit clairement que ce poète était venu d'Athènes à Paris pour ramener les plus turbulents rimeurs dans la voie de l'humanisme.

Mais si, plus heureux que Tellier, Moréas put remplir jusqu'au bout sa mission, n'oublions pas qu'il reçut dans une province française maintes leçons d'eurythmie et de sagesse et que dans ce pays montalbanais, dont il goûta si fort le charme classique, la Muse lui apparut, par miracle de l'été, plus que jamais resplendissante d'une impérissable Beauté. »

## **Louis Gervais Boursiac (Paris, 1908 -?)**

Le recensement à Moissac de 1926 nous indique pour le quartier Montescot les habitants de la maison de la famille Boursiac :

Jacques Boursiac né en 1876 à Moissac, chef de famille, propriétaire

Marie Boursiac son épouse est née à Paris en 1886

**Louis Boursiac est leur fils** né à Paris en 1909

Le grand-père Cyprien Arthur Boursiac né à Moissac en 1849 vit encore avec eux.

Jacques et Arthur sont parmi les souscripteurs au buste de Delthil et devait être dans la foule le jour de l'inauguration.

Vu que Louis Boursiac est inconnu je vais détailler sa biographie.

### **1 ) L'arrière-grand-père**

#### **Mariage de Gervais Boursiac**

En 1846, le 19 août Gervais Boursiac sans profession, né à Moissac en novembre 1824 fils majeur de François, maître d'hôtel, présent et consentant et de feu Hélène Ressayré mariés décédée le 5 octobre 1828 section St Pierre de cette ville, d'une part, se marie avec Jeanne Marie Célestine Chambonnau née à Moissac le 20 mars 1831 fille mineure de Pierre, décédé le 13 avril 1835 et de Jeanne Marie Lacroix

mariés ici présente et consentante habitant section St Pierre. Les témoins sont : Pierre Salettes marchand âgé de 56 ans, Jean Olivier négociant chevalier de l'ordre royal de la légion d'honneur âgé de soixante deux ans, Bernard Boursiac huissier âgé de 34 ans, et Victor Flana sans profession âgé de 26 ans

**En 1881, le 1 août, cet arrière grand-père meurt à 57 ans** : ont comparu les sieurs Thial Pierre menuisier âgé de 58 ans et Jean Bély charpentier âgé de 65 ans habitant de Moissac. Il est déclaré propriétaire et fils des défunts François Boursiac et de Hélène Ressayré domicile section Saint Catherine.

## **2) Le Grand-père**

**Naissance** : Cyprien Arthur Andrée Boursiac né le 17 septembre 1849 de Gervais Boursiac propriétaire âgé de 26 ans secteur St Pierre et la mère Jeanne Marie Célestine Chambonnau 19 ans. Il a été capitaine au 130e régiment territorial d'infanterie. Les documents de la Légion d'Honneur permettent de retracer son parcours de militaire.

Né le 16 novembre 1849 à Moissac chevalier de la légion d'honneur le 12 janvier 1909.

Marié avec Mme Ressayre le 27 novembre 1874, un enfant. Le mariage à Moissac permet d'en retrouver la trace.

Le 20 août 1870 il commence comme sergent de garde mobile de Tarn et Garonne puis licencié de ce poste le 7 mars 1871, il entre au 2ème bataillon des chasseurs à pied et le 24 mai 1877 il devient sous lieutenant de réserve, bataillon où il reste jusqu'au 10

octobre 1877. Il passe alors au 130<sup>ème</sup> régiment territorial d'infanterie et obtient le grade de sous lieutenant le 24 juillet 1879, puis lieutenant le 22 août 1882 et enfin capitaine le 24 août 1885.

### **3 ) Mariage d'Arthur Boursiac**

Le vingt sept novembre 1874 Ciprien Arthur Andrée Boursiac sans profession né à Moissac le seize septembre 1849 fils majeur et légitime de M. Gervais Boursiac propriétaire agent d'affaire et de dame Jeanne Marie Célestine (contrat chez Me Maux notaire à Moissac) et demoiselle Louise Rose Ressayre sans profession née à Moissac le 26 mars 1852, fille majeure et légitime de Joseph Gervais Ressayre vétérinaire et de Madame Jacqueline Victorine Bergé sans profession demeurant avec ses <sup>37</sup> père et mère ici présent et consentant à Moissac section Ste Catherine d'autre part. Les témoins Jean Ciprien Gaston Mathieu avoué âgé de 28 ans, Just Charles Victoire Albert Larnaudie avoué âgé de 27 ans, François Eugène Belle docteur en médecine âgé de 33 ans, Jean Emile Dario professeur de philosophie au Collège âgé de 57 ans.

### **4 ) La naissance de Jacques**

Son fils Jacques Gervais est né le 17 janvier 1876 à Moissac rue Sainte Catherine. Ses papiers militaires nous apprennent qu'il a d'abord été étudiant en droit et offrent son portrait : cheveux et sourcils noirs, yeux châains foncés, front ordinaire, nez fort,

---

<sup>37</sup> Archives départementales du 82, dossier 933, pour la classe 1896

bouche moyenne, menton rond, visage ovale, taille 1m 61.

Postérieurement au conseil de révision (dispensé, article 23, étudiant en droit) il est parti le 15 novembre 1897. Arrivé au corps le dit jour. Immatriculé sous le numéro 7384 comme soldat de deuxième classe. Envoyé en disponibilité le 17 septembre 1898. Certificat de bonne conduite accordé. Placé dans la réserve de l'armée active le 1er novembre 1900

Dans la réserve de l'armée active :

Réformé n°2 le 16 avril 1901 par la commission spéciale de réforme de Montauban pour hypertrophie du foie. Congé le 23 avril 1920 par le 6ème dragon.

Il rentre à Paris au 20 rue de Martyrs (9ème arrondissement).

Passé au 16ème tirailleurs sénégalais le 15 février 1922 (régiments à Montauban)

Classé service auxiliaire par le conseil de révision de la Seine en date du 17 mai 1915

Libéré du service militaire le 10 novembre 1925.

Pour localités successives habitées seulement : La mégère Moissac 10-12-1921

Il y a comme des contradictions car il est réformé en 1920 mais revient dans l'armée aussitôt après. On note son passage à Paris qui explique qu'il son fils y soit né.

## **5 ) La naissance de Louis**

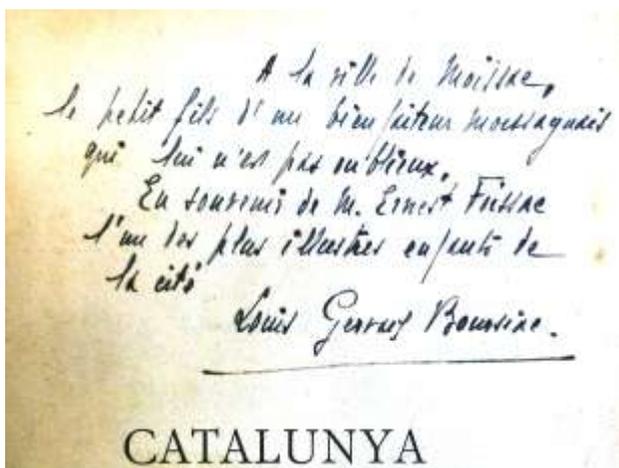
Grâce au bon travail du greffier on apprend par une note du registre d'Etat civil de Moissac que Jacques a un fils :

Louis Boursiac né le 17 septembre 1908 à Paris (6ème arrondissement). La mère s'appelle Marie Rose Besse.

Un autre greffier a écrit en marge la date du décès de Jacques : le 1-1-1953 à Louveciennes (sans doute chez son fils).

En préfaçant le livre de Foissac Ernest, **Catalunya** Louis-Gervais rend hommage à son grand-père bienfaiteur de Moissac et signe Louis-Gervais.

« A la ville de Moissac, le petit-fils d'un bienfaiteur moissagais qui lui n'est pas un oublieux. En souvenir de M. Ernest Foissac l'un de ses plus illustres enfants de la cité. Louis Gervais Boursiac »



Une indication fait le point sur les fonctions de Louis Boursiac :

« Louis Boursiac de la société des Gens de lettres, Rédacteur aux « Nouvelles littéraires » à « Candide » et à l'« Européen », Courriériste littéraire à la « Grande revue », Critique littéraire de « Divona », Revue littéraire et artistique du Quercy. Chalet de la Mégère, Moissac / Toulouse »

Le bienfait de ce grand-père a été en particulier de faire vivre en ville un théâtre. Ena donne la photo de la splendide maison où on peut lire encore : Aciers-Ferronnerie– Fers – Fontes – Charbons – Meules -Fils de Fer» qui était la raison sociale du fils Boursiac prénommé Arthur. En 1880 la maison est mise en vente sans doute à cause de la mort prochaine de Gervais Boursiac. Par cette vente intervenue le 26 avril 1880 nous pouvons accéder à la description de la maison :

Le Théâtre avait une longueur de 38 mètres, une largeur moyenne de 11 mètres et une hauteur de 12 mètres.

Au rez-de-chaussée une grande galerie, 6 grandes pièces et une cage d'escalier et au premier étage la grande salle du théâtre, un grand foyer et un laboratoire à côté. Des tuyaux de gaz ont été placés dans toutes les parties de l'édifice.

Aile gauche : salle de bal et du cercle.

Entre les deux ailes, le jardin anglais avait un grand bassin circulaire de 8 mètres de diamètre, avec jet d'eau au centre.

Il y avait une serre avec 28 magnifiques orangers !  
Mise à prix 80 000 francs !

Ces données permettent d'avoir un aperçu du statut social du personnage Gervais Boursiac qui de ce fait pouvait être un bienfaiteur de la ville.

J'ai tenu à développer ces informations car jusqu'à présent la biographie de L-G Boursiac était inconnue. Marcel Maurières avait indiqué<sup>38</sup> :

Boursiac Louis G. (Moissac - )

Licencié en droit, lettres et lettres-philosophie, Louis G. Boursiac se consacre essentiellement au journalisme et collabore à de nombreux journaux et revues : *Le Figaro*, *Revue du siècle*, *Notre temps*, *Nouvelles littéraires*, *Cahiers libres*, *Divona*, *Flambeau d'Égypte*. En 1936, il est rédacteur en chef de *Tolosa*. Il est membre de la Société des Gens de Lettres, de l'Association syndicale des critiques littéraires, de la Société des écrivains de province. En 1928, il publie un roman, *Le Voile d'Isis*, et une fantaisie critique, *Al Couffin* ; la même année, paraissent un recueil de ses articles et ses interventions sur le régionalisme, et une étude sur *Gustave Flaubert, critique littéraire*. Après un hommage à Léon Cladel (1927), il rédige la préface d'une nouvelle édition d'une œuvre de ce dernier, ***Les carriers*** (1930) et publie, toujours en 1930, une anthologie de ce même écrivain : *Pages*.

---

<sup>3838</sup> 800 auteurs (BCP TetG)

Marcel Maurières que j'ai toujours admiré, avait puisé ces informations dans l'Annuaire général des lettres de 1931.

Malheureusement en cherchant dans les archives et bibliothèques de la région impossible de trouver la moindre œuvre de ce Boursiac. Seule ma passion pour Cladel m'avait permis, il y a longtemps de trouver le texte que je donne plus loin. Puis grâce à Momméja j'ai déniché<sup>39</sup> un cahier où quelqu'un ayant rassemblé des textes sur Jules, avait inclus l'article que j'ai déjà donné avec la *Une* de Divona.

Dans ce groupe littéraire, Boursiac est le relais qui se donne pour mission de faire connaître cette richesses locale aux nouvelles générations. Il va faire feu de tout bois y compris avec son épouse comme le confirme cette information de la revue *Comoedia* du vendredi 3 avril 1936 :

« Connaissances des Vivants par Pauline Verdun ; Textes par L et G Boursiac (Editions du Travail Toulouse)

Deux recueils d'articles critiques qui se présentent de semblable façon, et dont la parenté n'est pas surprenante puisque l'un des auteurs, Pauline Verdun - docteur es lettres - n'est autre que Mme G. Boursiac qui signe le second volume en collaboration avec son mari, M. Louis Boursiac, notre distingué confrère, directeur du journal *Tolosa*. Ecrites au fil de l'actualité, ces études brèves ou approfondies vont de Mme Récamier à Céline, d'Eugène Le Roy à

---

<sup>39</sup> BM de Toulouse

Marcel Aymé, de Gide à André Lhote, de Franc Hellens à Claude Aveline. On ne souscrira sans doute pas à tous les jugements exprimés mais cette suite d'études libres d'esprit conformiste, constitue en sa variété un répertoire substantiel. Le lecteur y trouvera agrément et profit. F. L. »

Malheureusement la France procède par coupures et après celle de 1851, celle de 1914, nous aurons celle de 1939. Louis Boursiac défend sa thèse à Toulouse en 1940 et ensuite il disparaît de la vie littéraire locale et nationale. En fait il va se faire éditeur après la guerre pour présenter des « livres de gare ». Comme s'il n'était plus le même homme.

### **La préface aux carriers :**

un jour, - oh ! il y a de cela bien longtemps, quelque cinquante années peut-être, - mme Julie cladel, écrivant à mon aïeul, se prit soudain à le quereller, mi-boudeuse, mi-badine, lui reprochant entre autres meschefs et vilénies de n'avoir, à elle ni à quiconque de sa connaissance, soufflé mot des **va-nu-pieds**.

« je ne vous donnerai plus de livres, disait-elle, vous n'en avez pas écrit un mot à léon ; nous eussions cependant désiré savoir ce que-vous pensiez de *l'enterrement d'un ilote* et si souvent vous n'aviez pas, dans vos campagnes, observé de pareilles scènes. »

qu'elle fut la réponse..., par ma foi, je l'ignore, car, à vous dire vrai, je vous confesserai tout de go que la conservation, sous toutes ses phases et ses formes nous répugne ; à quoi bon, d'ailleurs, des archives pour jacques bonhomme ? mais m'ami nous n'avons

rien volé, partant rien dont il convienne de légitimer une possession malgré tout éphémère et illusoire : point de rapines ou de butin chez nous..., seulement le souvenir d'oppressions ou d'exactions sans nombre, et pour cela, je vous le jure, la mémoire certes suffit fort bien ! non, quittons aux valets de cour ou de sacristie, actes et grimoires ; les rats, leurs frères, leurs émules, les leur grignoteront ! à nous l'humilité, pour nous la sainte misère, pour nous le souvenir, pour nous les gueux !

pour nous le souvenir, et non pas certes un simple rappel machinal, mais la claire conscience ; non point un geste d'automatisme, hélas ! trop symbolique en son extériorisation, mais, battant en nos artères, propulsé avec notre sang, mêlé et confondu avec lui, un sentiment sincère et vivace et profond pour tous ces traînes-la-savate et leur barde inspiré, le maître ouvrier de plume, léon-alpinien cladel.

et puisque l'honneur nous en est réservé, à nous, interprète modeste de la plèbe, affirmons cette conviction en toute sa plénitude et tout son dynamisme actif en répondant publiquement pour notre aïeul, au cas où il ne l'aurait fait lui-même, sans crainte de fausser ses pensées, tout en donnant la nôtre !

léon cladel, voilà le grand crieur !

visionnaire de génie, il pensait, qu'aux crépuscules impériaux, si dégradants soient-ils, succéderaient des jours pleins d'humanité, car son imagination ardente ne pouvait admettre et tenir compte que les réalisations ont besoin du concours du temps. il devançait son époque, passant à enjambées de géant

par-dessus les turpitudes de la nouvelle aurore républicaine ou les cataclysmes de la guerre, tout en se moquant, par l'aventure, des dégénérés ou des métèques qui n'ont avec la brillante voilée romantique qu'un point de similitude tout formel : le nom, et nous, les surgeons de la dernière heure, tendons-lui la main, à ce grand aîné, il est des nôtres. voyez-le, à soixante ans de distance, il nous annonce déjà les états-unis d'europe, ô briand ! il pulvérise tout, puissances pragmatiques et puissances de droit divin, car c'est au gouvernement de la pleine humanité qu'il éveille et convie la conscience populaire ! c'est aux masses, en effet, qu'il fait confiance; c'est aux crèves-la-faim, témoins ces carriers qui toujours misérablement luttent contre l'atome, et chez qui il découvre une sensibilité qui s'inquiète et qui s'insurge contre ces vieux dogmes desséchés !

plus de gangue de résignation ; admettre la fatalité mauvaise, c'est se rendre complice de l'inclémence des cieus. avec lui, c'est la pensée libre, c'est un élan généreux qui pousse ces vaincus à s'élever jusqu'au ciel pour constater qu'il n'est là que poussière d'étoiles, queues de comètes et un père éternel... absent !!

il est notre maître ; pour lui point de connaissance qui ne soit interdite aux hommes : point d'agnosticisme. la vérité ? il la découvre dans ces multitudes qui se révoltent et qui proclament qu'elles ne peuvent perdre dieu, car elles le portent en elles :

**dieu n'est plus préexistant,  
il n'est que l'aboutissant !**

(Chalet de La Mégère, près La Lande en Quercy, 1er décembre 1929) louis-g. BOURSIAC.

du même auteur : hommage à léon cladel (1927, épuisé).

Les positions révolutionnaires de Louis Boursiac ne l'empêcheront pas d'aller à la rencontre de Marcel Sémézies, homme d'extrême-droite qui le 6 février 1928 à l'âge de 70 ans, le reçoit chez lui, alors qu'il approche les 20 ans, et qu'il vient de publier un roman égyptien, **Le Voile d'Isis** et une étude sur Jules Lemaître. Sémézies indique dans son journal :

« Il m'en lit des fragments [de son roman]. Un style simple, clair, net, des idées, allons ! il n'est pas de l'école actuelle. C'est un grand jeune homme brun, sec, fin, élégant, très bien élevé, très lettré, travailleur, qui pourra faire quelque chose de bien. Nous causons intelligemment pendant plusieurs heures. Il est originaire de Moissac et écrit déjà à Paris, dans **Les Nouvelles littéraires** et **La Revue du siècle**. »

## Edmond Campagnac (Nègrepelisse 1880 –Dourban 1948 ?)

L'œuvre d'Edmond Campagnac a échappé aux rédacteurs du livre *800 auteurs* or Marcel Maurières aurait été heureux de retrouver un Robespierristes. Momméja dans la revue *Divona* de Boursiac m'a évoqué le côté caussadais de Campagnac : Caussade comme lui !

Edmond Campagnac n'est donc pas moissagais mais toute son œuvre en fait un homme sous influence du groupe des littérateurs de la ville et tout particulièrement son lien avec Momméja qui, s'il habitait à Moissac, avait un pied à terre à Monteils, à deux pas de Caussade.

Avec Edmond Campagnac nous nous revenons au point de départ de ce livre et ce n'est que justice.

Avant les festivités de Moissac, Edmond Campagnac, à la *Société Ingres*, a fait une conférence sur Cladel et Delthil, conférence évoquée dans la revue *La Reconnaissance* et l'écho en est repris dans *La Feuille Villageoise*<sup>40</sup> du 18 avril 1926. On y évoque l'idée du buste de Cladel au Luxembourg.

Son autre lien fut avec Léon Cladel et ses travaux concernèrent la Révolution française surtout dans le Cher avec une première étude en 1895. En 1902 il est

---

<sup>40</sup> 18 avril 1926.

répétiteur au lycée de Bourges. Puis en 1904 il devient licencié d'histoire à Bordeaux. Il publie en 1905, *Un curé communiste* et en 1906 le voilà répétiteur au Lycée Montaigne à Paris. En 1912 et 1913, importante étude sur la déchristianisation dans le Cher. Ensuite je perds sa trace sauf quelques articles ici ou là dont celui sur Delthil dans *Comoedia* où il n'oublie pas de mentionner le lien entre Delthil et Cladel et me laisse un regret au cœur : qu'est devenue la correspondance entre les deux hommes dont il parle. Où est mort Campagnac ? Que sont devenues ses archives ? D'où l'importance encore plus grande des lignes qui suivent.

Texte d'Edmond Campagnac repris des Archives du TetG<sup>41</sup>, et publié dans *La Dépêche* le 16-09-1926  
Léon Cladel et Camille Delthil :

Le 19 septembre prochain, la Ville de Moissac inaugurera un Monument en l'honneur du poète Camille Delthil, l'auteur des *Rustiques* et des *Lambrusques*, recueils de poèmes exquis, tantôt dorés comme des chasselas, tantôt veloutés comme des pêches mûres. Cette inauguration précèdera de quelques semaines celle du Monument à Léon Cladel, dont le bureau du Sénat vient d'autoriser définitivement l'érection dans le Jardin du Luxembourg. Le destin aura bien fait les choses. Il aura permis aux chroniqueurs d'unir à la même heure, dans une commune gloire, ces deux hommes qui furent liés par une noble amitié. C'est au collègue

---

<sup>41</sup> Fonds Cladel

de Moissac où ils étaient élèves que Cladel et Delthil furent attirés l'un vers l'autre par le goût des belles-lettres. A vingt ans Cladel part pour Paris, suivi de son fidèle King Charles «Monsieur Touche» ; il s'en va tenter la fortune littéraire pendant que Delthil reste au pays. C'est alors que commence une correspondance qui ne devait cesser qu'à la mort de Cladel. Pour bien comprendre la puissance et la délicatesse des sentiments qui unirent les deux écrivains, il faut lire les lettres de Léon Cladel à Camille Delthil, lettres encore inédites et que j'espère bientôt publier [voilà un document qui manque]. Elles portent sur la période de 1860 à 1890, c'est-à-dire sur trente années de vie littéraire et de vie politique et constituent un document de première valeur.

Dès son arrivée à Paris, Léon Cladel écrit à son ami ; il lui dit ses enthousiasmes et ses espoirs, et aussi, toujours sincère, il ne lui cache pas sa détresse et les difficultés de la lutte. Oh ! les terribles aveux dénués d'artifices ! « Que te dirai-je, écrit-il le 1er février 1863, mon brave ami, que tu ne saches déjà. J'ai peur de la faim, moi qui l'ai bravée pendant des années. » Dans l'impossibilité où il se trouve de demander des subsides à son père, car Montauban-Tu-Ne-Le-Sauras-Pas l'ancien ouvrier bourrelier devenu propriétaire au moulin de la Lande, se refuse à aider le fils ingrat qui n'a point accepté de devenir un honorable tabellion du pays de Gascogne, dans sa solitude et dans sa détresse, Léon Cladel doit maintes fois faire appel à la générosité de son ami. Et toujours auprès de lui, il trouve aide matérielle et

réconfort moral. Les années passent et le succès arrive. Cladel ne cesse de tendre sa volonté vers la création du chef d'œuvre qui emporte les suffrages de tous.

Lorsque son talent d'écrivain est définitivement consacré, Cladel expose à Delthil sa profession de foi littéraire : il lui dit sa ferme décision de ne point se laisser détourner du dur labeur par les succès faciles ; il lui clame sa volonté de ne publier que des œuvres finies (ou parachevées). « On me demande de la copie un peu partout, écrit-il, le 20 janvier 1874, ils s'imaginent les journalistes, fils d'autruche, que je saurais pondre à leur instar. « Faites-moi donc un roman pour le mois prochain, ou bien une nouvelle pour demain. » Entends-tu, mon brave Camille, entends-tu cela ? Je leur réponds ce que tu leur répondrais comme moi. Dans un an, je vous apporterai mon livre, mon demi-livre, mon quart de livre si ma santé ou mon imagination m'ont permis de travailler. Alors ils ouvrent de grands yeux et s'imaginent que je pose. Pour eux, vouloir c'est pouvoir. Il est vrai qu'ils peuvent ce qu'ils veulent, eux ; mais que veulent-ils ? Tartiner ici, tartiner là, tartiner toujours, encore et contre tous. Et puis quand vous leur apportez votre histoire qui vous a coûté non moins de larmes que de gouttes de sueur, ils s'écrient : « Mais c'est impossible ! c'est dangereux ! c'est trop soigné, nos lecteurs n'y comprendront rien, etc. » »

Un de ces terribles bonhommes m'a dit cette chose énorme : « A présent que vous êtes arrivé, vous allez, n'est-ce pas, nous faire du Ponson du Terrail ». Le

diable m'emporte, j'ai eu envie de pleurer et je suis resté coi. »

Admirable sincérité, admirable passion du beau, que comprendront tous ceux qui ont peiné sur la page blanche.

Et Cladel ne se réjouit pas seulement pour lui, de sa notoriété grandissante. La pensée que son frère d'armes en profitera le remplit d'aise. Camille Delthil, poète délicat et tendre, qui sut trouver des accents émus pour peindre la terre natale ne consentit jamais à quitter son Moissac. N'était-il pas à craindre que son œuvre ne franchit jamais les rives du Tarn ? Crainte vaine ! bien qu'il resta cloîtré dans sa bonne ville, l'auteur des *Rustiques* se vit de bonne heure imprimé dans la collection blanche de Lemerre. L'éditeur du passage Choiseul qui sut découvrir les talents les plus divers et les plus originaux – Banville, Coppée, Xavier de Ricard, Sully Prud'homme, Leconte de Liste, Cladel - j'en passe et des meilleurs – ne tarde pas à ouvrir ses presses à Camille Delthil. Insigne honneur que le poète sut apprécier. Cet honneur il le devait au Montalbanais dont l'éloquence avait eu raison de toutes les résistances. Un collaborateur du journal « *Candide* » a récemment reproché à Cladel d'avoir assiégé trop souvent l'antichambre des éditeurs. Ce critique ignorait sans doute que si Cladel frappait fréquemment à la porte des maisons d'édition ce n'était pas toujours pour lui ; que de démarches faites par Cladel n'eurent d'autre but que la

publication des œuvres de Delthil ! En août 1883, l'auteur du Bouscassié demande à Lemerre d'imprimer *Les Lambrusques* ! Lemerre se fait tirer l'oreille et Delthil de s'impatiser ! Et Cladel de lui écrire pour le tranquilliser : « Etonnant, et je n'y comprends absolument rien moi non plus... Il y a dans tes *Lambrusques* de très jolis vers et de beaux traits. Si Lemerre n'en veut pas, j'espère te les caser ailleurs. Evidemment le passage Choiseul est toujours le quartier général des poètes, mais d'autres éditeurs se sont établis qui ne détestent pas les alexandrins ni les jambes pourvu qu'ils aient la rime et la raison ? Ne te tracasse donc pas outre mesure. »

Pour son ami, Cladel a toutes les audaces, il a même l'ambition de le faire jouer à Paris. Quel joli écrit pourrait être fait des interventions de Cladel auprès d'Agar pour amener l'illustre tragédienne à jouer un drame de Camille Delthil : *les Albigeois* ! [La pièce qui deviendra les Hérétiques et joué le 19 septembre 1926 à Moissac] Agar n'accorde point à Cladel les rendez-vous qu'il lui demande ou ne se trouve pas aux rendez-vous qu'elle lui donne et Cladel de s'emporter contre la «fourbe», contre la «couleuvre», contre la «ballerine». Enfin, enfin ! Agar donne signe de vie, elle se déclare enthousiaste des *Albigeois*, elle les jouera, elle les fera triompher ! La joie de Cladel est grande, mais cette joie n'est pas sans réserve. Cladel reste sceptique sur les bonnes dispositions de cette femme auréolée de gloire. Le 27 septembre 1881 il écrit à Delthil : « La lettre d'Agar renferme les plus grand éloges de ta pièce et je répons aussitôt à

la fantasque tragédienne que je n'aimerai bien, que lorsqu'elle aura prouvé qu'elle est réellement acquise.» Il n'est pas exagéré de dire que Léon Cladel a été pour Camille Delthil un animateur. Delthil possédait des dons naturels indéniables, mais sans doute, maints poèmes des *Rustiques* et des *Lambrusques* qui sont aujourd'hui passés dans les anthologies seraient restés dans les papiers du poète si Cladel ne les avait portés chez Lemerre. En me lisant d'aucuns croiront peut-être que Cladel fut le bienfaiteur de Delthil l'éternel obligé. Non, qu'ils se détrompent, telle n'est pas ma pensée ! Cladel était le premier à crier bien haut tout ce qu'il devait à son ami. Dans son beau livre sur son père, Judith Cladel a raconté comment le jeune écrivain, découragé par les premières années de lutte, revint au pays et comment trouvant enfin sa véritable voie littéraire, il devint le chantre du Quercy. Elle nous a dit avec émotion comment il écrivit au Moulin de la Lande, entre son père et sa mère, *le Bouscassié*, cette idylle fraîche débordante de poésie. Oui, c'est sur la vieille table de famille « la rondine » que fut écrit ce chef d'œuvre que la postérité comparera à juste titre à une églogue de Théocrite ou à une pastorale de Longus. Mais, ce qu'il faut dire aussi, c'est que Camille Delthil fut le conseiller, le critique, auquel Cladel ne cesse de demander ses avis au cours de l'élaboration de l'œuvre.

Ces souvenirs sur ces deux hommes ne seraient pas complets si je ne rappelais que Cladel et Delthil ne furent pas seulement liés par des affinités littéraires

mais aussi par l'identité de leurs conceptions politiques et sociales. Pour Cladel et Delthil l'écrivain ne doit pas seulement faire œuvre belle, il doit aussi faire œuvre utile. Ces deux frères ne craignirent pas de lutter pour un noble idéal de justice et de fraternité. Cladel, l'auteur des *Va-nu-pieds*, ce puissant livre où court un souffle ardent de pitié – Cladel qui a voulu chasser de la République tous les aigrefins et tous les politiciens d'affaires, Cladel, ce christ enragé, selon le mot de Mendès, ne trouva-t-il pas toujours en Camille Delthil un noble cœur partageant ses joies, ses souffrances, et ses haines ?

Dans une nouvelle des *Va-Nu-Pieds* Cladel nous dépeint l'amitié de deux soldats de la République et des guerres de l'Empire, le maréchal des logis Bonne Aventure et le brigadier Jean Casque. En termes magnifiques, il nous dit la merveilleuse chevauchée à travers l'Europe de ces deux hommes qui puisent dans leur réciproque affection les plus beaux sentiments d'abnégation et de courage et veulent hausser sur un piédestal de gloire ces deux obscurs combattants, dignes des héros d'Homère, il les surnomme *Achille et Patrocle*. Achille et Patrocle, n'est-ce pas Léon Cladel et Camille Delthil ? *Achille et Patrocle*, cette appellation ne convient-elle pas aux deux nobles cœurs qui ne cessèrent de se prêter un mutuel appui au cours de trente années de vie littéraire et politique ? Qu'il s'agisse de lutter contre l'Empire aux côtés de Gambetta, qu'il s'agisse plus tard de lutter contre les profiteurs de l'opportunisme obstinément enfermés dans leur égoïsme et dans

leurs appétits de jouissance et de lucre, ou qu'il s'agisse tout simplement de créer une de ces pages où l'artiste essaie d'enclorre son rêve de beauté.

Léon Cladel et Camille Delthil ne cessèrent de cheminer de concert, s'épaulant de leur réciproque affection en communiant dans le même idéal. Achille et Patrocle ! oui cette appellation convient à merveille à ces deux hommes dont chacun se réjouissait du succès fraternel comme du sien propre! Edmond Campagnac

## Léon Cladel (1835-1892)

Quoi de plus simple pour conclure ce livre que d'évoquer Cladel à travers l'article que Delthil lui a consacré dans *La Feuille Villageoise* au moment de sa mort !

Depuis 1985, j'ai moi-même tant écrit sur Cladel mais ici le témoignage direct jamais réédité de l'ami Delthil me semble l'émotion la plus grande, adaptée à cet univers phénoménal, et phénoménal par l'oubli dont il a été victime.

Nous le savons Léon Cladel et Camille Delthil furent dans la même classe au collège de Moissac à la rentrée 1848-1849. Il est fabuleux de feuilleter le cahier de devoirs de Cladel qui est aux archives départementales du TetG<sup>42</sup>. Il s'agit de devoirs de latin et de grec mais le cahier est agrémenté de quelques dessins dont il est impossible de dire l'auteur. Le passage le plus amusant se trouve en dernière page quand on découvre un tableau qui semble être un relevé de notes d'enfants de la classe où le premier de la liste est Cladel et le dernier Delthil, l'un se défendant très bien pour le thème latin et l'autre pour la version. Ils se complétaient à merveille semble-t-il. Aujourd'hui, dans la géographie de Moissac les deux hommes se donnent la main autour d'un hôpital que la population tente de

---

<sup>42</sup> 17 J 1

défendre. La grande entrée se trouve sur le boulevard Delthil et les urgences sur la rue Léon Cladel. Un poème ouvre le cahier mais ce poème :

Toute l'Europe est sous les armes  
C'est le dernier rôle des rois Soldats,  
Ne soyons pas gendarmes  
Soutenons le peuple et ses droits  
les républiques nos voisines  
Que les Alpes soient des collines  
pour nos chevaux et nos canons (bis)  
aux armes (bis)  
et courons aux frontières  
qu'on jette au bout de nos fusils  
les oppresseurs de nos pays  
les Changarnier, le ( ?)  
les peuples sont pour nous des frères  
des frères, des frères et les tyrans des ennemis.

Voici le texte de Camille Delthil.

**Léon Cladel : Souvenirs**

*« Je l'avais connu au collège de Moissac. C'est à Paris, au bal du Prado, un soir d'hiver, que nous nous retrouvâmes. Cladel était déjà un jeune homme lancé. Coquet d'allures, avec des pantalons de couleur claire et des gilets mirobolants. Il avait de sérieuses prétentions à l'élégance et se fût fait scrupule de paraître en public sans avoir sa longue chevelure correctement calamistrée, comme il eût écrit aujourd'hui. Il menait, en ce temps-là, une vie toute de farniente, se levant tard, se couchant plus tard encore. La bohème l'attirait, et il se complut*

*assez longuement en ce charmant pays latin, la chanson de son ami Laroche sur les lèvres : Les bois sont verts, les lilas sont en fleurs. Son début littéraire fut un éloge de l'acteur Salvini, l'Othello fort à la mode, vers 1857, au théâtre de la place Ventadour. Cet article, à l'emporte-pièce, parut dans un petit journal dirigé par un certain Balech de Lagarde, que nous avons connu à Montauban, et qui se faisait, dans le Courrier de Tarn-et-Garonne, le protecteur aimable de nos jeunes élucubrations.*

*Dès lors, Cladel fréquenta le Belge, et ce café Racine qui vit s'esbaudir tant de gais compagnons qui eurent des célébrités aussi diverses qu'éphémères : Amédée Rolland, Hardy, Charles Bataille, du Boys et le montalbanais Louis Goudal.*

*Il connut aussi la Brasserie des Martyrs, et le bon Dinochau ; mais bientôt Cladel changea brusquement de manière de vivre. Le bohème devint un travailleur acharné, nuit et jour pâlisant sur les livres, rattrapant, je ne dirai pas le temps perdu, rien n'est jamais complètement perdu pour l'observateur, mais le temps dépensé à connaître la vie.*

*Ses premiers maîtres furent deux raffinés : Charles Beaudelaire et Barbey d'Aurevilly. A l'école de ces artistes délicats et sévères il gagna cet amour du travaillé et du fini qui ne l'a plus quitté et qui a fait de lui un des premiers ouvriers littéraires de notre temps. **Les Martyrs Ridicules**, parus en 1862 chez Poulet-Malassis, avec une préface de l'auteur des **Fleurs du mal**, mirent le jeune écrivain en vue. C'est alors qu'il rencontra l'Europe de Francfort, que*

dirigeait le moldo-valaque Grégory Ganesco. Là, il connut toute la bohème du jour, les grands hommes politiques de la République future. A l'Europe Gambetta faisait le compte-rendu des Chambres ; Castagnary, qui est conseiller d'Etat, la critique d'art ; Ranc et Spuller taillaient les entrefilets politiques, et Cladel, sous le pseudonyme d'Omicron, rédigeait les échos littéraires. C'est dans le journal de Ganesco que Cladel publia **Pierre Patient**. Le dernier feuilleton de ce roman socialiste fut un coup de foudre qui renversa l'Europe de Francfort et faillit tuer Cladel lui-même.

Par un hasard heureux, la loi avait oublié de frapper l'écrivain qui publiait son œuvre à l'étranger. Mais à partir de ce jour la littérature de Cladel fut mise sans pitié à l'index. C'est alors que Cladel revint à Lalande, sur ces bords du Lembous, où l'attendaient les Muses champêtres et la renommée. C'est à Lalande qu'il écrivit **le Bouscassié. Le Bouscassié** ! il y a quelque trente ans déjà que parut ce roman, qui a fait la réputation littéraire de son auteur.

Trente ans ! il a coulé de l'eau sous le pont du Lembous depuis cette époque. Et pourtant il me semble que la chose est d'hier. Je me vois encore dans cette modeste chambre du moulin de Lalande, accoudé sur la table de chêne à moitié couverte de feuilles de papier d'inégales grandeurs, raturées, maculées, en face de mon ami, lisant, de sa voix pénétrante, ce premier jet de composition tout imprégné de grâces naturelles, tout parfumé de senteurs agrestes, où la nature entière semblait

sourire et palpiter sous l'étreinte passionnée du poète, son amoureux. Par la grande fenêtre ouverte -c'était en la saison estivale-, montaient le roucoulement des pigeons, le gloussement des poules, le piaillage des moineaux goulus, mêlés aux grognements du porc dans l'étable, cependant que le moulin poussait ses rons rons étouffés, berçant la maison dans le tournoiement rapide de ses meules. Et les larmes me venaient aux yeux, tandis que dans ce cadre rustique le poète racontait l'histoire naïve de ces deux amants qui s'aimaient d'un amour bon comme le pain. Inot ! Janille ! le passeur Rouma ! la crête des chênes ! ô paysans ! ô paysages ! vous vous emparâtes de mon esprit et de mon cœur, à ce point que je me levai tout ému et pressant la main de mon ami, moi si peu expansif d'ordinaire, je m'écriai : « Ah ! c'est un chef d'œuvre que tu nous as fait là ! » Depuis, **le Bouscassié** a été retouché, refondu, peigné, brossé, embelli ; bien des détails ont été brodés de main de maître sur le canevas primitif ; le style a gagné en beauté, en solidité, mais rien de tout cela n'a pu me faire oublier la simplicité touchante de la conception première. Aussi, la lecture du **Bouscassié**, au moulin de Lalande, est-elle restée comme un des meilleurs souvenirs de ces années lointaines où je passais, l'été, de si bonnes journées, en d'interminables causeries, assis dans les bois avec mon ami Cladel. Mais qu'ils sont loin ces souvenirs !

Les volumes ont succédé aux volumes : **Celui de la Croix-aux-boeufs** (1878), **Ompdrailles**, **le Tombeau des Lutteurs** (1882), **Crête-Rouge**

(1880), dont nous écrivîmes la préface, **N'a-qu'un-œil**, et tant d'autres publications superbes ont placé Cladel au rang des illustrations littéraires de la fin du XIXe siècle.

Léon Cladel habitait, à Sèvres, une petite maison, que connaissaient bien les jeunes littérateurs, heureux de venir écouter la parole du maître. Il vivait là comme un patriarche, bien qu'encore dans la force de l'âge, auprès d'une femme intelligente et bonne, au milieu d'une poussée d'enfants souriants et beaux. Sa ménagerie domestique était célèbre, et les familiers se montraient pleins de respect pour les chiens, les chats, les lapins, les canards et les coqs du logis. C'est là, que travaillait, loin des bruits de la ville, Cladel, énergique et fier, car ce fils du Quercy avait gardé la rudesse des chênes, et, comme eux, ne savait pas plier.

Ancien copain de Gambetta, il n'hésita jamais à dire son fait à cette omnipotence qui vit s'incliner, devant elle, tant de panaches et de si hauts. Gambetta lui en garda rancune jusqu'à la rigueur, j'allais dire jusqu'à l'injustice. Du reste, le franc républicanisme de Cladel ne lui porta pas bonheur, et de **Pierre Patient** à **I.N.R.I.**, ce roman qui n'a trouvé nulle part un asile, quelle lamentable odyssee !.. hélas ! hélas ! pauvre Léon ! Maintenant c'est l'apothéose. Cladel n'était pas de ce monde depuis longtemps : c'était, en effet, un homme de foi et non d'intérêt égoïste ; il ne comprenait plus rien à la vie d'aujourd'hui.

*Aussi, de tous les compagnons de l'Europe de Francfort est-il le seul qui soit resté fidèle à ses principes des premiers jours, dans l'austérité de sa vie travailleuse. Mais l'avenir le récompensera largement de tels sacrifices. Parmi tant d'oubliés, Gambetta laisse un nom, mais Cladel laisse une œuvre.*

*Ce fut au restaurant Nottâ que nous déjeunâmes ensemble pour la dernière fois, il n'y a pas deux ans encore. Était-ce pressentiment de sa fin prochaine ? Était-ce le hasard des souvenirs ? Je ne sais mais la conversation fut triste. Il me parla longuement (c'était un causeur intarissable) de la mort de Jules Vallès et de celle de Poupart-Davyl, que nous avons vu naguère si robuste ; il me fit le récit, publié plus tard, de sa visite au cimetière Montparnasse, à la recherche de la tombe de Baudelaire. Il ne s'égayait plus, en parlant, comme autrefois. Après quelques courses dans Paris je l'accompagnai au bateau qui devait le ramener à Sèvres. Il me fit promettre de venir lui dire adieu avant mon départ. Je tins parole. En nous quittant il m'embrassa avec une très vive émotion. Je ne devais plus le revoir !*

*Camille DELTHIL*

Cladel aura son heure de gloire montalbanaise quand en 1935, sa ville natale l'honorera d'une grande fête qui fut aussi... un grand enterrement.

# Analyse

Pour moi l'essentiel est de proposer une analyse du phénomène, mais l'analyse n'était possible qu'après cette longue présentation.

| Les noms                 | profession   | père          | Grand-père   |
|--------------------------|--------------|---------------|--------------|
| Camille Delthil          | Propriétaire | propriétaire  | propriétaire |
| Emile Dario              | Professeur   |               |              |
| Ernest Cabadé            | Médecin      | Médecin       |              |
| Ernest Foissac           | Médecin      | Médecin       |              |
| J. Momméja               | Conservateur | Propriétaire  | propriétaire |
| Fernand Ires             | Professeur   | Professeur    |              |
| J-P. Manau               | Avocat       |               |              |
| Jean Izoulet             | Professeur   |               |              |
| Fortunat Srowski         | Professeur   | Professeur    |              |
| Firmin et Félix Bouisset | Peintre      | Artisan       | Artisan      |
| François Rigal           | Professeur   |               |              |
| de La Tailhède           | Employé      | Propriétaire  | propriétaire |
| Jules Tellier            | Professeur   |               |              |
| A. Bazaillas             | Professeur   |               |              |
| Beaurepaire-Froment      | Journaliste  | Propriétaire  | propriétaire |
| André Abbal              | Sculpteur    | Artisan       | Artisan      |
| Armand Viré              | Professeur   |               |              |
| Louis Gardes             | Journaliste  | Artisan       |              |
| L. Boursiac              | Professeur   | Militaire     | Propriétaire |
| E. Campagnac             | Professeur   | Cultivateur   |              |
| Léon Cladel              | Ecrivain     | ArtisanPaysan | Artisan      |

La Troisième république ne sera qu'un modèle réduit de la Deuxième tout comme d'ailleurs Roger Delthil ne sera qu'un modéré par rapport à son père. En 1926, il fallait d'autant plus honorer Camille que les

Radicaux savaient qu'avec la Première guerre mondiale ils avaient perdu de leur combativité, même si à Moissac la liste élue avait pour titre : *Liste républicain d'union des gauches* quand en face il s'agissait d'une *liste républicaine d'union et d'intérêts communaux*. A Montauban les Radicaux ne pouvaient gagner face à une droite combative, qu'avec l'appui des socialistes aussi Irénée Bonnafous était un défenseur de l'union des gauches mais juste à côté de Moissac, à Castelsarrasin, la droite étant plutôt faible, les Radicaux refusaient l'union avec les socialistes. Le fait que le groupe socialiste de Moissac aient apporté son aide à la souscription Delthil démontre que ce Radical avait toujours su, bien avant le développement de la SFIO, travailler avec l'aile gauche des républicains.

### **Les rapports à l'ici et l'ailleurs**

Quand Strowski est à Bordeaux il se lance dans une étude sur Montaigne. Quand Bazaillas est à Clermont-Ferrand il se lance dans une étude sur Pascal.

Généralement, donner la priorité à l'ici sur l'ailleurs, n'est pas le premier réflexe dans le monde culturel, et pas seulement parce que nul n'est prophète en son pays.

Pour les intellectuels présentés, qu'ils y habitent ou pas, la ville de Moissac est la référence, le port d'attache, ville dont très justement, Izoulet, en philosophe conséquent, fixe les points cardinaux : le cloître, le collège, la statue de la Vierge et le Tarn. Au-delà nous avons le Quercy et ses réalités.

Fallait-il un ICI aussi fort que le porche de l'église abbatiale et le cloître pour marquer les esprits à un point tel que Moissac devienne inoubliable ?

Après un temps monarchique, où la hiérarchie (inscrite même dans la généalogie) était la marque de toute existence humaine, la démocratie, en souhaitant que chacun compte pour un (d'abord les hommes), impose un regard nouveau, que certains veulent élargir encore plus, par la décentralisation.

Cette question du centre et de la périphérie renvoie à l'inépuisable question de la nation. Comment articuler attachement à la petite et à la grande patrie ? Et ensuite comment articuler attachement à la nation et à l'humanité ?

Donc comment concilier l'ici et l'ailleurs ?

Jaurès a donné sa réponse, lui qui a prouvé son attachement au local pour mieux défendre le national, lui qui a prouvé son attachement au national pour prôner l'internationalisme. La popularité de Jaurès est d'abord liée à cette position mobilisatrice car en s'appuyant sur le chez soi que l'on connaît si bien, on devient plus fort pour l'acte solidaire.

Les textes de Strowski et Bazailles montrent clairement comment l'Allemagne a influé sur le débat français, et comment, par voie de conséquence, ce débat a changé profondément la France ! En démocrate, Bazailles en profite, au nom de la nation, pour célébrer les «humbles» mais d'autres, au nom de la même nation, veulent célébrer les rois et le retour à la «grande» France !

D'où cette conséquence inévitable que nous allons croiser plusieurs fois : ceux qui critiquent la République pour obtenir «plus» de République alimentent le courant des adversaires de la République !

### **Les rapports aux humbles et aux puissants**

Après le consensus né du lieu et de ses beautés, l'artiste, obligé d'en scruter la réalité, va saisir les dissensus, et le plus important tient au regard porté sur les humbles. Socialement, les créateurs évoqués appartiennent à quatre univers : les propriétaires, les médecins, les professeurs et les milieux de la justice. Paradoxalement pour une ville religieuse comme Moissac, l'impact du clergé est marginal (mais nous y reviendrons).

Dans chacun des cas, ces statuts sociaux peuvent masquer des différences. En fait de propriétaire Delthil est un rentier et sa richesse aurait pu l'éloigner du peuple or c'est le contraire qui s'est produit. Du côté des médecins, le docteur Bovary est emblématique d'un groupe social pris entre deux feux : il voit de très près la misère sociale (qu'il faut soigner comme le reste de la société) et par la science il accède à un monde totalement éloigné de la dite misère soumise souvent aux superstitions.

Quant aux professeurs, agents de la démocratie par la diffusion du savoir, ils appartiennent globalement à «l'Ancien Régime» par la nécessité hiérarchique. Pour réussir ils doivent gravir les échelons de cette nouvelle noblesse de robe. D'où l'arrivée inévitable à

Paris. Une montée qui se fait donc dans deux contextes : celui de la nostalgie ou celui de l'oubli.

Le problème est un peu le même dans le monde de la justice.

Les intellectuels de ce carrefour ne vont donc pas avoir le même regard sur les humbles. Médecins et propriétaires seront plus attentifs à ce phénomène et plus engagés politiquement.

L'existence constante de ce face à face va contribuer à alimenter les quêtes artistiques. Delthil est le personnage clef de cette situation : d'un côté il tient absolument à évoquer la réalité sociale et il en déduit un engagement nécessaire dans la vie politique, de l'autre il peut écrire sur les charmes du paysage et satisfaire ceux qui donnent la priorité à la Nature sur les Hommes.

Autant Delthil peut unir tout le monde, autant Beaurepaire-Froment aggrave les fractures, après sa propre étape consensuelle.

## **Les artistes de la langue**

A parler des humbles, se pose la question de leur langue.

Le foyer occitaniste au cœur du culturel moissagais apporte son propre éclairage. Que faire avec la langue du peuple dont chacun craint la disparition ? Le plus engagé, le plus déterminé, le plus combattif sur ce point s'appelle Beaurepaire-Froment. Il est totalement en phase avec Momméja ou Rigal. Ils sont en lien avec le foyer montalbanais animé par le jeune Perbosc et le vieil Augustin Quercy. J'ai croisé au début de mes recherches occitanistes le dénommé

Beaurepaire-Froment car il fit le discours le plus audacieux au centenaire de la naissance de Mary-Lafon, à Lafrançaise<sup>43</sup>. J'avais été étonné par sa présence : pourquoi aller chercher celui que je prenais pour un Parisien. Comment avait-il pu connaître si bien le sujet, et quelle audace de mêler occitanie et politique.

Mary-Lafon, Cladel, Delthil, Momméja... pour en arriver à Louis Gardes. Comme sur les autres points nous avons eu à Moissac toutes les postures possibles en lien avec la langue d'oc.

1 ) Pour Delthil il s'agit d'une question surtout linguistique : pour la défense d'une langue qu'il ne faut pas laisser mourir.

2 ) Pour Momméja, il s'agit d'une question surtout ethnologique : pour la défense d'une culture populaire. Chez lui le folklore n'est jamais folklorique.

3 ) Pour Beaurepaire-Froment il s'agit d'une question surtout politique : proposer une autre forme de république pour la dignité du peuple.

4 ) Pour Louis Gardes il s'agit d'une question surtout « décorative » : amuser le peuple pour mieux le conduire vers les radicaux.

Il est surprenant d'observer l'absence du courant mistralien or le groupe Tellier-La Tailhède est lié à Charles Maurras, figure à ce moment-là du félibrige version réactionnaire. Le premier journal de La Tailhède, va se poser la question de la publication de poèmes en occitan et il refuse car, dit-il, le lectorat de

---

<sup>43</sup> C'est mon deuxième livre : Mary-Lafon

**L'Apéritif** ne comprendrait pas. Auguste Fourès qui y écrit souvent est contraint de s'en tenir au français. Pour le courant maurrassien du Sud-ouest, la référence à la langue d'oc est seulement anecdotique et elle le deviendra dans le projet national de Maurras.

### **Les bras du féminisme**

Delthil : « *La femme sera donc toujours un sérieux obstacle au progrès.* »

Y compris au sein du féminisme il exista longtemps la croyance que ce courant en France était né de 1968.

Comme si entre Olympe de Gouges et mai 68, à part quelques suffragettes égarées, la défense des droits des femmes était restée marginale.

Or avec les années 1890, les femmes (pas toutes féministes) frappèrent un grand coup en publiant un quotidien **TOTALEMENT** réalisé par des femmes.

C'est dans ce contexte que Delthil et d'autres réagissent.

Delthil (comme tout le courant radical) pense que les femmes sont sous la coupe de l'église et qu'avant de leur octroyer des droits il faut pouvoir assurer leur éducation. D'où les efforts de ces démocrates en faveur de collège-lycée pour les filles. L'ami de Flamens, Delthil, donnera l'exemple à Castelsarrasin, peu après Montauban suivra et enfin ce sera le tour de Moissac.

Mais un autre ami de Delthil, Foissac, se pose lui d'autres questions plus médicales : celles du droit à

l'avortement. Il savait très bien que l'avortement était une réalité mais dans la clandestinité. D'où son roman au titre parlant : *La chair souveraine*.

### **Les rapports à la tradition et à la nouveauté : l'ambivalence de toute œuvre**

Le cas qui peut le mieux nous éclairer ici est celui d'Ingres. L'artiste, en offrant à sa ville natale ses dessins, ses papiers et des œuvres a peut-être plus fait pour sa postérité que son œuvre elle-même. Cette opinion peut surprendre surtout pour qui imagine que le mérite est inévitablement reconnu.

Comme indiqué, il n'y a d'œuvre artistique que dans le dissensus et Ingres en a profité en se trouvant, par la critique, au cœur d'une polémique entre les modernes et les anciens, entre Delacroix et lui, entre la couleur et la ligne.

Ingres aurait pu en être effacé du monde de l'art, en le réduisant à la fonction de peintre des puissants.

Pour faire court : la peinture de la cathédrale de Montauban pour éliminer **le bain turc**.

En réalité l'ambivalence est inhérente à toute œuvre. La science avance toujours vers plus de spécialisation, l'art vers plus de globalité, jusqu'à ce rêve bien connu d'une globalité des arts eux-mêmes.

Donc Ingres est sorti de l'ombre qu'impose la mort physique de l'artiste, par le travail de Momméja appuyé sur celui de Beaufort-Froment, deux critiques qui ne se plaçaient pas sous l'angle des puissants. Ils ont lancé une activité ingrienne reprise par Henry Lapauze qui, s'il fut un « pistonné » du

pouvoir n'en demeura pas moins un travailleur d'où le point de vue, lui aussi ambivalent, de Séméziès sur la vie du critique.

Il est surprenant de constater que si Jules Tellier a su attirer l'attention de Bourdelle, il n'a cependant rien dit d'Ingres dont pourtant, il était proche des conceptions culturelles.

Ce phénomène moissagais en dialogue avec le carrefour culturel montalbanais, a donc eu la chance de poser l'ensemble des questions artistiques. Non pas la tradition contre la modernité, mais la modernité DANS la tradition. Si le folklore est cantonné dans la tradition, il tue à la fois la tradition et la modernité ! Les démocrates avaient et ont beaucoup à apprendre chez Ingres pour devenir démocrates !

D'où combat des traditionnistes contre les traditionnalistes.

Jaurès contre Maurras ? Mais Jaurès a-t-il été conscient de ce combat nécessaire ? Aux côtés des signatures de Jaurès sur le Midi Socialiste, celles de Beaurepaire-Froment, défenseur permanent du traditionnisme aurait du l'éclairer.

Un livre fondamental du philosophe Dominique Parodi, publié en 1909 chez Armand Collin<sup>44</sup>, va analyser la démarche de Maurras et ses amis, qui au nom de la tradition veulent dénoncer la démocratie.

---

<sup>44</sup> Traditionnalisme et démocratie, premier titre de cet auteur.

Il a été présenté sur *L'Humanité* le 19 avril 1909. Gustave Rouanet termine l'article par ces lignes :  
« *Ainsi s'effondre le prétentieux et fragile édifice élevé par les théoriciens des "camelots du roy" sur quelques thèses d'Auguste Comte et de Taine, qui ne sont déjà plus qu'un souvenir.* »

Optimisme caractéristique des démocrates qui, au cours des ans, ont toujours vendu la peau de l'ours avant de l'avoir tué !

Beaurepaire-Froment, s'il avait vécu longtemps, comme il était au cœur de cette bataille, aurait pu apporter un éclairage plus réaliste.

### **Les rapports entre république et non-république**

Toutes les questions évoquées sous-tendent le lien au politique.

Au tournant des années 90, la République est devenue l'horizon obligé mais quelle république ? et comment résister ?

A Moissac, tous peuvent discuter avec tous, mais tous n'appartiennent pas au même courant. Tellier est-il celui qui a attiré La Tailhède vers le courant Maurras-Barrès ? Ce courant ne veut pas la République mais peut un temps rejoindre les républicains qui critiquent son centralisme.

Momméja est à part : républicain affiché, il ne veut pas s'engager à l'inverse de Delthil ou de son gendre. Je lui connais peu d'écrits politiques.

Bazaillas, Strowski, Manau, Izoulet, Rigal, Gardes interviennent dans le débat politique pour l'influer

dans le sens d'une république plus ou moins modérée.

Un tel engagement réduit parfois leur activité créatrice comme pour François Rigal qui, devenant adjoint au maire à Montauban, n'écrira presque plus. En étudiant le cas de la « mort » littéraire de Léon Cladel je pensais que la raison résidait dans l'œuvre même de Cladel. A présent, je comprends qu'elle réside dans la mutation même de la république, une mutation qui s'apparente à une disparition.

Le radicalisme français est original car il est né politiquement de l'engagement même des citoyens, des villages, de la « base »<sup>45</sup>. Alors que nous sommes dans un pays aux fortes tendances centralistes, le parti radical procède à l'inverse : variant d'une région à l'autre, se divisant parfois, il émane toujours de la « république au village ». La « petite patrie » a été le foyer de son dynamisme. Pour unifier l'ensemble on a fait vibrer la fibre patriotique face à l'Allemagne ou, dans les colonies, au nom de la civilisation. Car la France fut une civilisation ! J'ai pu le vérifier cent fois auprès des simples citoyens des USA. Cette civilisation avait un nom qui faisait peur ou suscitait l'admiration : la Révolution !

Le fascisme, le pétainisme et la fausse libération de 1945 saccagèrent la base sociale de cette république qui par la suite aura tendance à se réduire à la classe des serviteurs de l'Etat.

Le Conseil National de la Résistance (CNR) a publié un beau programme qui a alimenté les meilleures

---

<sup>45</sup> Maurice Agulhon en sera le plus bel historien.

mesures de 1945-1946, qui a permis des lendemains qui chantent, mais quand, au même moment, l'armée française massacre en Algérie et se lance dans l'immonde guerre d'Indochine, elle n'est plus la civilisation si tant est qu'elle l'ait été.

Il est fabuleux de constater que les mêmes qui furent des Résistants s'enrôlent dans l'armée pour aller tuer du Viet et de l'Arabe !

La guerre 39-45 a fait perdre de vue la notion de « progrès » qui était au cœur même de l'enthousiasme républicain, du marxiste au radical.

Une Humanité qui avait pu inventer les chambres à gaz, un pays cultivé comme l'Allemagne qui avait pu tomber dans les bras d'Hitler, la sœur de la France amoureuse de Mussolini, et la civilisation ayant subitement, soit un goût de chewing-gum ou de vodka frelatée !

Les Staliniens (et pas Staline tout seul) se sont servi de la guerre contre l'horreur hitlérienne, pour masquer sa propre horreur, donc comment croire encore en l'utopie si chère à Momméja ?

La destruction d'un tel carrefour culturel nous renvoie l'image d'un peuple massacré, et qui depuis ne s'est pas relevé. Les décadentistes auraient gagné ? Pas du tout, car il serait absurde de nier les avancées sociales, une vie meilleure par rapport à 1945, une vie si meilleure qu'une grande partie de la planète nous l'envie, jusqu'à risquer la mort pour y accéder, dans une guerre nouvelle, celle de l'immigration.

La république a scié la branche sur laquelle elle était assise quand le peuple a découvert les scandales qu'elle pouvait alimenter. Quand Perbosc fait l'éloge de Delthil, c'est surtout un éloge moral à l'adresse d'un « luttteur qui ne fut pas oblique » et contre « les fourbes défaillances ».

Et depuis cette histoire n'a fait que recommencer ! Que la droite se serve dans les caisses c'est presque dans la nature de la droite mais que la gauche fasse de même alors en qui avoir confiance ? La crise morale puise sa source dans la perte de morale des prétendus porteurs de la droiture au nom des intérêts de tous, au nom de la République.

Cette question revient quand Delthil parle de Foissac : « *M. Foissac fut pour la population moissagaise, plus spécialement pour les miséreux, le bon docteur, l'homme admirable, affable, dévoué, et modeste autant que fin lettré.* »

## Figures littéraires de Moissac

|                            |    |    |    |    |    |    |                                    |    |    |    |    |    |    |
|----------------------------|----|----|----|----|----|----|------------------------------------|----|----|----|----|----|----|
| 18                         | 18 | 18 | 18 | 18 | 18 | 18 | 18                                 | 18 | 19 | 19 | 19 | 19 | 19 |
| 14                         | 24 | 34 | 44 | 54 | 64 | 74 | 84                                 | 94 | 04 | 14 | 24 | 34 | 44 |
| Lagrèze-Fossat (1814-1874) |    |    |    |    |    |    |                                    |    |    |    |    |    |    |
|                            |    |    |    |    |    |    | Camille Delthil (1834-1902)        |    |    |    |    |    |    |
|                            |    |    |    |    |    |    | Léon Cladel (1835-1892)            |    |    |    |    |    |    |
|                            |    |    |    |    |    |    | Jules Momméja (1854-1928)          |    |    |    |    |    |    |
|                            |    |    |    |    |    |    | Jean Izoulet (1854-1929)           |    |    |    |    |    |    |
|                            |    |    |    |    |    |    | Ernest Foissac (1861-1929)         |    |    |    |    |    |    |
|                            |    |    |    |    |    |    | Jules Tellier (1863-1889)          |    |    |    |    |    |    |
|                            |    |    |    |    |    |    | Raymond de La Tailhède (1867-1938) |    |    |    |    |    |    |
|                            |    |    |    |    |    |    | Armand Viré (1869-1951)            |    |    |    |    |    |    |
|                            |    |    |    |    |    |    | Beaurepaire-Froment (1872-1914)    |    |    |    |    |    |    |
|                            |    |    |    |    |    |    | Félix Bouisset (1875-1960)         |    |    |    |    |    |    |
|                            |    |    |    |    |    |    | Louis Gardes (1874-1943)s          |    |    |    |    |    |    |
|                            |    |    |    |    |    |    | Louis Gervais Boursiac (1908 -?)   |    |    |    |    |    |    |
|                            |    |    |    |    |    |    |                                    |    |    |    |    |    |    |

Personnages annexes :

Razoua qui est passé par le petit séminaire en 1848

Fernand Icles le poète un temps professeur.

André Abbal le sculpteur

Firmin Bouisset le peintre

Sources :

Elles sont données tout au long des pages, et pour une fois, à l'adresse de ceux qui n'aiment lire que les notes comme preuve du sérieux du travail, plutôt que de les inclure dans le texte lui-même, elles sont en bas de page.

Voici cependant quelques livres de référence :

De la pierre aux lieux – Noms de lieux et de personnes de Moissac, Editions Osta redond, 2006

Dictionnaire des noms de rues de Moissac, A. Calvet, R. de la Haye, R. Pautal, Editions Ostal redond

Adrien Lagrèze-Fossat (1814-1874), un bourgeois érudit, René Pautal, Editions Les Monédières

Histoire de Moissac, René Pautal, Borzeix et Serbat, éditions Les Monédières

800 auteurs, dix siècles d'écriture en Tarn-et-Garonne, amis de la BCP

Scènes et personnages de la vie moissagaise, Henri Ena

## **Les Editions La Brochure et Moissac**

Les Editions La Brochure ont réédité **deux poèmes de Camille Delthil**. Le premier est un des premiers écrits, un poème en prose qui est une satire de trois silhouettes provinciales : les femmes, les journalistes, les poètes. Le second, sous-titré poème parisien, trace le portrait, à travers le cas d'une femme, Angélique, de la fin du Second Empire. D'un texte à l'autre on découvre un Camille Delthil hésitant entre plusieurs formes d'écriture, mais ferme quant à ses positions politiques à gauche, dans la lignée des révolutionnaires de 1792.

### **Autres publications liées à Moissac :**

***Moissac 1935, Cayla assassiné !***, Jean-Paul Damaggio, 187 pages, avril 2013

***Camille Delthil et Pierre Flamens***, Jean-Paul Damaggio, 67 pages, avril 2013.

***Moissac a fêté Slimane Azem, le peuple en chansons***, J-P Damaggio, 67 pages, janvier 2010.

***Jean Bousquet, Proscrit de Moissac***, Victor Hugo, 82 pages, janvier 2009

***Pierre Delbrel***, Renat Pautal

***Hommage à Eugène Razoua***, par Léon Cladel, Revillon, Arnould, mars 2013, 50 pages

### **Œuvres de Jean-Paul Damaggio liées au sujet**

Qui a tué Léon Cladel ?, auto-édition

Mary-Lafon, auto-édition

1851, la dictature à la française ?, auto-édition

Hyppolite Detours, un insurgé de Moissac

Elections municipales à Montauban

Jules Momméja amoureux de Saint-Antonin